

**E\_STUDIUM THOMAS D'AQUIN**

**GILLES PLANTE**

**QUESTIONS DE LOGIQUE**

**ILLUSTRATIONS**

**BERTRAND RUSSELL**

**“ON DENOTING”**

**ET LA SUPPLÉANCE**

## UNE “REAL LOGIC”

Giuseppe Peano<sup>1</sup> projetait une axiomatisation des mathématiques, et ce, à l'aide d'un langage symbolique dans lequel les énoncés seraient écrits. En 1892, Gottlob Frege,<sup>2</sup> qui s'intéressait aux travaux de G. Peano tout en nourrissant un projet d'*idéographie*, publie l'article «Über Sinn und Bedeutung».

Une traduction anglaise de cet article fut réalisée par M. Black sous le titre : «On Sense and Reference». Une traduction française en est aussi proposée par Claude Imbert : «Sens et dénotation».<sup>3</sup>

En 1905, Bertrand Russell,<sup>4</sup> très tôt séduit par les travaux de G. Peano et de G. Frege, publie un article, dans *Mind*, où il critique l'enseignement de ce dernier : *On Denoting*.<sup>5</sup> Claude Imbert soumet que cet article de Russell «fut déterminant pour la philosophie analytique», qui prétend «défaire l'enseignement aristotélicien».<sup>6</sup>

B. Russell célèbre ce revirement en des termes non équivoques. Ashok K. Gangadean écrit :

The first serious advance in real logic since the time of the Greeks was made independently by Peano and Frege — both mathematicians. Traditional logic regarded the two propositions 'Socrates is mortal' and 'All men are mortal' as being of the same form. The philosophical importance of logic may be illustrated by the fact that this confusion — which is still committed by most writers — obscured not only the whole study of the form of judgment and inference, but also the relation of things to their qualities, of concrete existence to abstract concepts, and to the world of platonic ideas... Peano and Frege, who pointed out the error did so for technical reasons... but the philosophical advance which they made possible is impossible to exaggerate. (*Logic as the Essence of Philosophy*, in "Knowledge of the External World" [1944])

The Aristotelian system is "as definitely antiquated as the Ptolemaic astronomy". "This makes it difficult to do historical justice to Aristotle. His present-day influence is so inimical to clear thinking that it is hard to remember how great an advance he made upon his predecessors (including Plato), or how admirable his logical work would still seem if it had been a stage in a continual progress, instead of being (as in fact is was) a dead end, followed by over two thousand years of stagnation". ("Aristotle's Logic" — History of Western Philosophy [1946])<sup>7</sup>

Voyons si la «traditional logic» est «aussi définitivement surannée que l'astronomie de Ptolémée», si elle est «une impasse, [qui fut] suivie par plus de deux mille ans de stagnation», comme l'écrit B. Russell, et ce, précisément en ce qui concerne le sujet de «On Denoting».

---

<sup>1</sup> Giuseppe Peano (1858-1932)

<sup>2</sup> Gottlob Frege (1848-1925)

<sup>3</sup> Gottlob Frege, *Écrits logiques et philosophiques*, traduction et introduction par Claude Imbert, Paris, 1971, Éditions du Seuil, pp. 102-126

<sup>4</sup> Bertrand Russell (1872-1970)

<sup>5</sup> On peut se procurer ce texte à : <http://cscs.umich.edu/~crshalizi/Russell/denoting/>

<sup>6</sup> Gottlob Frege, *Écrits logiques et philosophiques*, p. 12 et 49

<sup>7</sup> cités dans : Ashok K. Gangadean, *Between Worlds The Emergence of Global Reason*, New York, 1998, Peter Lang, p. 276-277

## “LOCUTIONS DÉNOTANTES”

B. Russell écrit :

Par une 'locution dénotante' je veux dire (*mean*) une locution telle que l'une des suivantes : *a man, some man, any man, every man, all men, the present King of England, the presenting King of France, the center of mass of the solar system at the first instant of the twentieth century, the revolution of the earth round the sun, the revolution of the sun round the earth*. Alors, la locution est dénotante seulement en vertu de sa *forme*. Nous pouvons distinguer trois cas : (1) une locution peut être dénotante, encore qu'elle ne dénote rien ; v.g., 'l'actuel Roi de France'. (2) une locution peut dénoter un objet déterminé ; v.g., 'l'actuel Roi d'Angleterre' dénote un certain homme [en 1905, Édouard VII]. (3) une locution peut dénoter de manière indéterminée ; v.g. 'un homme' ne dénote pas plusieurs hommes, mais un homme indéterminé. L'interprétation de telles locution présente une difficulté considérable ; en effet, il est très difficile de construire [to frame] une théorie qui n'est pas susceptible d'une réfutation formelle. Toutes les difficultés que je connais par expérience vécue (*All the difficulties with which I am acquainted*), à ce point de mes découvertes (*so far as I can discover*), sont résolues par la théorie que je suis sur le point d'exposer (*are met ... by the theory which I am about to explain*).

Dans la «Note de logique 4 La simple appréhension II (p. 23)», plusieurs divisions du terme sont exposées, notamment celle du terme en : *catégorématique* et *syncatégorématique*.

Le terme catégorématique, qui est significatif par lui-même, est celui qui signifie un catégorème (ou prédicable) : genre, différence, espèce, accident propre, accident commun. Par exemple, sont des catégorèmes : *chien, bête, apte à l'émission vocale, capable d'aboiement*. Le terme syncatégorématique, qui est consignificatif, accompagne un terme catégorématique ; par exemple : «*tout animal*» ; «*aucun animal*» ; «*quelque animal*».

Remarquons bien que le terme se divise en catégorématique et syncatégorématique selon qu'il est soit *significatif* par lui-même (catégorématique) à titre de genre, différence, espèce, accident propre, accident commun, soit *consignificatif* (syncatégorématique) ; par exemple, «*tout animal*» signifie «tout le genre "animal"» ; «*aucun animal*», «rien du genre "animal"» ; «*quelque animal*», «une partie du genre "animal"».

Les quatre premiers exemples de «locution dénotante» que donne Russell sont des expressions où nous trouvons un catégorème (une espèce) et un syncatégorème ; et le cinquième signifie une pluralité de singuliers.

Les cinq autres exemples commence par l'article «the». B. Russell écrira plus loin : «Now *the*, when it is strictly used, involves uniqueness». Autrement dit, la «locution dénotante» accompagnée où «the» intervient dénote une *unicité*. «Un» se prend en plusieurs acceptations.<sup>8</sup> B. Russell ne considère que l'Un singulier ; nous verrons pourquoi.

À la «Note de logique 5 La simple appréhension III (p. 19 et 25)», nous trouvons des exemples semblables à ceux de B. Russell, alors que nous traitons de la *suppléance* (en latin, *suppositio*), entre autres, singulière.

---

<sup>8</sup> Aristote, Métaphysique, , 6

Un verbe à l'infinitif se prend en tant que nom, et il jouit alors d'une signification : par exemple, «marcher» ; «être». Lorsque le verbe est conjugué, à sa signification comme nom, s'ajoute une consignification du temps ; c'est cette consignification du temps qui détermine la valeur de suppléance du nom (Note de logique 5 La simple appréhension III, pp. 11-14). La valeur de suppléance d'un nom est déterminée par le verbe conjugué qui l'accompagne dans une énonciation. Du point de vue de la suppléance, le temps se divise en : temps passé, présent, futur, possible, ou imaginable (Note de logique 6, Le jugement I, p. 10).

À propos du verbe «être», lorsqu'il est conjugué, Jacques Maritain distingue le verbe-copule «est» et le verbe-prédicat «est» :

Dans une proposition telle que "Je suis.", (...) que nous appellerons "à verbe-prédicat", et qui équivaut à "Je suis existant [étant].", le verbe *être* exerce la fonction de copule (en tant qu'il unit sujet ou prédicat) et celle de prédicat (en tant qu'il signifie l'existence [l'esse] attribuée [unie ou jointe] à un sujet), en ne *manifestant* directement (*in actu signato*) que cette dernière fonction. Dans une proposition telle que "Pierre est homme.", proposition que nous appellerons "à verbe-copule", et dans laquelle le verbe *être* est suivi d'un prédicat qu'il applique au sujet, il ne *manifeste* directement que sa fonction de copule. (...) Le sens premier du verbe *être* est celui où la fonction copulative est, comme dans les autres verbes, exercée sans être manifestée directement, et où l'existence [l'esse] est attribuée [unie ou jointe] comme Prédicat au Sujet : "Je suis.", "Hector n'est plus." (propositions à verbe-prédicat). De ce sens premier dérive le second sens du verbe *être*, celui où il manifeste directement la fonction copulative : "Je suis malade.", "Achille n'est pas insensible.", (propositions à verbe-copule).<sup>9</sup>

Remarquons bien ce qu'écrit J. Maritain :

a) «Dans une proposition telle que "Je suis.", (...) que nous appellerons "à verbe-prédicat", (...) le verbe *être* exerce la fonction de copule (en tant qu'il unit sujet ou prédicat) et celle de prédicat (en tant qu'il signifie l'existence [l'esse] attribuée [unie ou jointe] à un sujet), en ne *manifestant* directement (*in actu signato*) que cette dernière fonction» ;

b) cependant, «dans une proposition telle que "Pierre est homme.", proposition que nous appellerons "à verbe-copule", et dans laquelle le verbe *être* est suivi d'un prédicat qu'il applique au sujet, il ne *manifeste* directement [*in actu signato*] que sa fonction de copule» ;

c) mais, du «sens premier», celui de «la fonction (...) de prédicat», «dérive le second», celui de «la fonction de copule», et ces deux «sens» sont présents en chaque occurrence du verbe conjugué «est».

Dans ses *Réfutations sophistiques*, Aristote distingue la *significatio* et la *suppositio* :

Le syllogisme est un raisonnement dans lequel, certaines prémisses étant posées, une conclusion autre que ce qui a été posé en découle nécessairement, par le moyen des prémisses posées ; la réfutation est un raisonnement avec contradiction de la conclusion. Or cela, les Sophistes ne le font pas, mais ils paraissent seulement le faire, pour plusieurs raisons : l'une de ces raisons, qui est la plus naturelle et la plus courante, est *celle qui tient aux noms donnés aux choses. En effet, puisqu'il n'est pas possible d'apporter dans la discussion les choses elles-mêmes, mais qu'au lieu des choses nous devons nous servir de*

<sup>9</sup> Jacques Maritain, *Éléments de philosophie II, L'ordre des concepts*, Paris, 1966, Librairie P. Tequi, p. 65-66

leurs noms comme de symboles , nous supposons [vertu supplétive des noms] que ce qui se passe dans les noms se passe aussi dans les choses, comme dans le cas des cailloux qu'on rapporte au compte. Or, entre noms et choses, il n'y a pas ressemblance complète : les noms sont en nombre limité, ainsi que la pluralité des définitions, tandis que les choses sont infinies en nombre. Il est, par suite, inévitable que plusieurs choses soient signifiées [vertu significative des noms] et par une même définition et par un seul et même nom. Par conséquent, de même que, dans l'exemple ci-dessus, ceux qui ne sont pas habiles à manipuler leurs cailloux sont trompés par ceux qui savent s'en servir, ainsi en est-il pour les arguments : ceux qui n'ont aucune expérience de la vertu significative [et de la vertu supplétive] des noms font de faux raisonnements, à la fois en discutant eux-mêmes et en écoutant les autres. Pour cette raison donc, et pour celles qui seront ultérieurement indiquées, il existe et un syllogisme et une réfutation apparents et non réels.<sup>10</sup>

Thomas d'Aquin distingue aussi la *significatio* et la *suppositio*, comme suit :

Respondeo dicendum, quod in quolibet nomine est duo considerare: scilicet id a quo imponitur nomen, quod dicitur qualitas nominis; et id cui imponitur, quod dicitur substantia nominis: et nomen, proprie loquendo, dicitur significare formam sive qualitatem, a qua imponitur nomen; dicitur vero supponere pro eo cui imponitur. (...)

Ad primum ergo dicendum, quod diversitas suppositionis non facit aequivocationem; sed diversitas significationis.<sup>11</sup>

Selon Thomas d'Aquin, «en n'importe quel nom, deux aspects sont à considérer : (...) ce par quoi le nom est imposé, qui est appelé "qualité du nom" [l'universel pertinent, s'il est nom *commun*] ; et ce à quoi il est imposé, qui est appelé "substance du nom" [le nom commun en tant que *substantif*] : et le nom, à proprement parler, est dit signifier une forme ou qualité, par laquelle le nom est imposé ; et il est dit "suppléer" ce à quoi il est imposé». Et, à la première objection, il répond que «la diversité de suppléance ne crée pas d'équivoque ; mais que la diversité de signification en crée».

Ce problème n'a pas échappé à Pierre Fontanier qui, dans *Les Figures de discours*, écrit :

Avant de parler des différents sens dont la Proposition est susceptible, il est sans doute à propos de savoir ce que c'est en général que *sens*. Le *sens* est, relativement à un mot, ce que ce mot nous fait entendre, penser, sentir par sa *signification*; et sa *signification* est ce qu'il signifie, c'est-à-dire, ce dont il est signe, dont il fait signe.

On voit donc que *sens* et *signification* ne sont pas parfaitement synonymes. La *signification* se dit du mot considéré en lui-même, considéré comme signe, et le *sens* se dit du mot considéré quant à son effet dans l'esprit, considéré en tant qu'entendu comme il doit l'être. De plus, le mot de *signification* est moins étendu que le mot de *sens*; il ne se dit jamais que d'un mot seul, tandis que le mot de *sens* se dit aussi de toute une phrase, quelquefois même de tout un discours. Ainsi, si l'on peut prendre ces deux mots indifféremment l'un pour l'autre, ce n'est sans doute que lorsqu'on n'a en vue que cette idée générale qui leur est commune.<sup>12</sup>

Pour «Über Sinn und Bedeutung», lire ce qu'un dictionnaire allemand-français dit de «Sinn» et de «Bedeutung» suffit pour voir que le problème se pose aussi en allemand.

<sup>10</sup> Aristote, *Réfutations sophistiques*, traduction nouvelle et notes par J. Tricot, nouvelle édition, Paris, 1969, Librairie philosophique J. Vrin, 165a 1-16 ; les caractères en italique sont de nous.

<sup>11</sup> Thomas d'Aquin, *Super Sent.*, lib. 3 d. 6 q. 1 a. 3 co. et ad 1

<sup>12</sup> Pierre Fontanier, *Les figures de discours*, Introduction par Gérard Genette, Paris, 1977, Flammarion, p. 55

En «logique traditionnelle», «le nom, à proprement parler, est dit *signifier* une (...) qualité, par laquelle le nom est imposé ; et il est dit *suppléer* ce à quoi il est imposé», et ce, *dans une énonciation*. On réserve le mot «signification» pour la signification d'un nom, ce qui comprend le verbe à l'infinitif, parce que l'infinitif est valeur nominale d'un verbe ; et, le mot «consignification» pour la consignification du temps par le verbe conjugué, et ce, *dans une énonciation*. La consignification du temps par le verbe conjugué détermine la *suppléance* du nom, qui «est dit *suppléer* ce à quoi il est imposé» dans l'énonciation.

En toute rigueur, c'est la proposition qui a un *sens*, sens qui est déterminé par la signification des noms et la consignification du verbe conjugué qui apporte la suppléance dans l'énonciation qu'un acte de jugement actualise en proposition. On fait ainsi une distinction entre une énonciation et une proposition.

Sur la distinction à faire entre l'*énonciation* et la *proposition*, Aristote écrit :

Le discours est un son vocal (...) dont chaque partie, prise séparément, présente une signification comme énonciation et non pas comme affirmation [ou négation]. Je veux dire que, par exemple, le mot *homme* signifie bien quelque chose, mais non pas cependant qu'il est ou n'est pas ; il n'y aura affirmation ou négation [et alors proposition] que si on y ajoute autre chose. (...)

Tout discours a une signification, (...). Pourtant tout discours n'est pas une proposition, mais seulement le discours dans lequel réside le vrai ou le faux, (...).

Toute proposition dépend nécessairement d'un verbe ou du cas d'un verbe et, en effet, la notion de l'*homme*, où l'on n'ajoute ni *est*, ni *était*, ni *sera*, ni rien de ce genre, ne constitue pas encore une proposition. — Mais alors pourquoi une expression telle que *animal-pédestre-bipède* est-elle quelque chose d'un et non de multiple ? Ce n'est certes pas le fait que ces mots sont prononcés à la suite l'un de l'autre qui rendra l'expression une. Quoiqu'il en soit, c'est d'une autre discipline que relève la solution de ce problème [voir : Métaphysique, , 6].

La première espèce de discours déclaratif, c'est l'affirmation ; la suivante, la négation. (...) Appelons donc le nom ou le verbe une simple énonciation, attendu qu'on ne peut pas dire qu'en exprimant quelque chose de cette façon on forme une proposition, qu'il s'agisse ou bien d'une réponse, ou bien d'un jugement spontanément émis. (...)

Sans verbe, il n'y a ni affirmation, ni négation [donc, pas de proposition]. Car les termes *est*, ou *sera*, ou *était*, ou *devient*, ou d'autres de ce genre, sont des verbes en vertu de la définition que nous avons posée, puisqu'ils ajoutent à leur propre signification [comme nom] celle du temps [soit la consignification du temps qui détermine la suppléance].

Il en résulte que l'affirmation et la négation premières sont, par exemple, *l'homme est*, *l'homme n'est pas*. Vient ensuite, *le non-homme est*, *le non-homme n'est pas*. Puis, à leur tour, *tout homme est*, *tout homme n'est pas* ; *tout non-homme est*, *tout non-homme n'est pas*. Et pour tous les temps en dehors du présent, le raisonnement est le même.

Quand le verbe *est* est attribué en sus, comme troisième terme, le nombre des propositions opposées est alors doublé. Je dis, par exemple, que dans *l'homme est juste*, le verbe *est* (qu'on l'appelle nom ou verbe) forme le troisième élément de l'affirmation. Aussi, pour cette raison, aurons-nous ici quatre propositions ; deux d'entre elles se comporteront à l'égard de l'affirmation et de la négation suivant leur ordre de consécution, comme des privations ; mais pour les deux autres, il n'en sera pas de même. — Je veux dire que le verbe *est* est ajouté soit au terme *juste*, soit au terme *non juste*, et par suite il en sera ainsi pour les propositions négatives. Nous aurons donc bien quatre propositions.<sup>13</sup>

<sup>13</sup> Aristote, De l'interprétation, 16b 26 -17a 19 ; 19b 12-25

Bref, tout «discours est un son vocal (...) dont chaque partie, *prise séparément*, présente une signification *comme énonciation*». Quand «chaque partie [est] *prise séparément*», chacune est un «discours [qui] a une signification». Lorsque les parties sont prises ensemble dans une énonciation, l'énonciation est alors faite de la signification des noms qui y interviennent et de la consignification du temps qu'apporte le verbe conjugué, consignification qui détermine la suppléance ; on peut aussi parler du *sens* de l'énonciation, alors prise comme proposition en puissance.

Cependant, «tout discours n'est pas une proposition, mais seulement le discours dans lequel réside le vrai ou le faux». Et Aristote ajoute :

L'énonciation applique donc un attribut à un sujet, comme l'affirmation, et est nécessairement vraie ou fausse ; pour l'intellect il n'en va pas toujours de même : c'est lorsqu'il saisit l'être de la chose comme essence formelle qu'il est vrai, et non pas lorsqu'il applique un attribut à un sujet.<sup>14</sup>

C'est ainsi que «l'énonciation», qui «applique (...) un attribut à un sujet», ou qui «[n']applique [pas] un attribut à un sujet», est «nécessairement-vraie-ou-fausse». Cependant, la proposition, «comme (...) affirmation [ou négation]» est le lieu où «réside le vraie ou le faux», à l'exclusion l'un de l'autre ; et c'est «l'intellect» qui tranche entre le vrai et le faux, en jugeant.

C'est dans l'acte de jugement que «[l'intellect] saisit l'être de la chose comme essence formelle [et] qu'il est vrai, et non pas lorsqu'il applique [ou n'applique pas] un attribut à un sujet», ce qui relève de la signification et de la consignification (suppléance).

Qu'en est-il en anglais pour «sense» et «meaning» ? Ashok K. Gangadean, d'abord formé dans la tradition Frege-Russell, puis réformé par l'enseignement de Frederic Sommers, distingue «sense» et «meaning» :

I distinguish between sense and meaning.<sup>27</sup> The term 'sense' is reserved for propositions [énonciation]. The term 'meaning' is broader and applies, for example, to statements [proposition]. Meaning includes such pragmatic features of language as the use of expressions, linguistic performances (illocutionary acts, forces), etc. It also includes epistemic features of language connected with judgment and truth-conditional structure, truth-functions, etc. 'Sense' is purely semantical and is independent of epistemics and pragmatics. (...)

[Note] 27. Sommers distinguishes between sense and meaning in "The Ordinary Language Tree" (Mind, 1959). His distinction is different.<sup>15</sup>

Qu'en est-il de «sense» et «meaning» dans «On Denoting», pour B. Russell, ? Nous y reviendrons bientôt. Pour le moment, notons comment B. Russell pose le problème, lorsqu'il distingue trois cas de «locution dénotante» :

1. une «locution» peut être «dénotante», mais ne rien dénoter : par exemple, «l'actuel Roi de France» ;

---

<sup>14</sup> Aristote, De l'âme, 430b 27-29

<sup>15</sup> Ashof K. Gangadean, Predication and the Logic of Langage, in Between Worlds The Emergence of Global Reason, New York, 1998, Peter Lang, p. 301-302, 362



2. une «locution» peut être «dénotante», et dénoter un objet déterminé : par exemple, en 1905, «l'actuel Roi d'Angleterre» dénote un certain homme ;
3. une «locution» peut être «dénotante», mais dénoter de manière vague : par exemple, «un certain homme» ne dénote pas plusieurs hommes, mais un homme vague ; en logique traditionnelle», on dit «individuum vagum».

«L'interprétation» de telles «locutions dénotantes» soulève une «considérable difficulté», écrit Russell, au point qu'il est «très difficile de construire [*to frame*] une théorie qui n'est pas susceptible de réfutation».

Et, il soumet que, «à ce point de ses découvertes», «la théorie qu'il est sur le point d'exposer» vient à bout de «toutes les difficultés qu'il «connaît».

### **“THE SUBJECT OF DENOTING IS OF VERY GREAT IMPORTANCE” (B. Russell)**

B. Russell écrit :

The subject of denoting is of very great importance, not only in logic and mathematics, but also in the theory of knowledge. For example, we know that the center of mass of the solar system at a definite instant is some definite point, and we can affirm a number of propositions about it; but we have no immediate *acquaintance* with this point, which is only known to us by description. The distinction between *acquaintance* and *knowledge about* is the distinction between the things we have presentations of, and the things we only reach by means of denoting phrases. It often happens that we know that a certain phrase denotes unambiguously, although we have no acquaintance with what it denotes; this occurs in the above case of the center of mass. In perception we have acquaintance with objects of perception, and in thought we have acquaintance with objects of a more abstract logical character; but we do not necessarily have acquaintance with the objects denoted by phrases composed of words with whose meanings we are acquainted. To take a very important instance: there seems no reason to believe that we are ever acquainted with other people's minds, seeing that these are not directly perceived; hence what we know about them is obtained through denoting. All thinking has to start from acquaintance; but it succeeds in thinking *about* many things with which we have no acquaintance.

Pour B. Russell, le problème que soulève la dénotation est d'une «très grande importance, non seulement en logique [la *real logic* initiée par G. Peano et G. Frege] et en mathématiques, mais encore en théorie de la connaissance».

Pour ce qui est «de la connaissance», B. Russell introduit une «distinction» entre la connaissance «[by] immediate acquaintance» et la connaissance «by description» qui procure une «knowledge about». Cette «distinction» est fondée, selon B. Russell, sur la «distinction entre les choses dont nous avons une *presentation*, et celles que nous atteignons seulement aux moyens de locutions dénotantes».

Alors que «dans la perception, nous avons une *acquaintance* avec des objets de perception», «dans la pensée, nous avons une *acquaintance* avec des objets d'un caractère logique plus abstrait», soutient Russell. Mais, «nous n'avons pas nécessairement une *acquaintance* avec les objets dénotés par des locutions composés avec des mots dont les *meanings* nous sont connus par *acquaintance*». «Celles que

nous atteignons seulement aux moyens de locutions dénotantes» sont connues par description (*by description*).

Notons le mot «meanings», qu'utilise B. Russell. Comment devons-nous le traduire ? Dans «On Denoting», B. Russell fait-il une différence entre «meaning» et «sense», comme Pierre Fontanier ? Nous verrons bientôt que, dans l'énoncé même de sa «théorie», B. Russell emploie «means», mais qu'ailleurs, dans son article, il emploie aussi «sense» et «nonsense».

Étant donné que cette question est au cœur même de la «théorie» que propose B. Russell, nous allons nous abstenir de traduire «meaning» et «sense», de manière à bien saisir le lexique de B. Russell. Et il va en ressortir que «to mean» et «suppléer» sont voisins.

Quant à la «distinction» que fait B. Russell entre la connaissance «[by] immediate acquaintance» et la connaissance «by description» qui procure une «knowledge about», il est intéressant de relire la «Note de logique 4 La simple appréhension II, p. 20-23», où il est exposé que la logique du concept, *considéré en tant qu'un terme en est l'expression*, le divise selon trois points de vue :

- A. en raison de l'acte d'appréhension
- B. en raison de la compréhension
- C. en raison de l'extension

Selon l'acte d'appréhension, nous avons une division en :

- a. concept *intuitif* : celui qui signifie l'objet en tant que relatif<sup>16</sup> dans un mouvement cognitif portant sur un *sujet à connaître qui peut être en présence* d'une faculté cognitive sensitive ; par exemple, le concept *homo sapiens* ;
- b. concept *abstractif* : est celui qui signifie l'objet en tant que relatif<sup>17</sup> dans un mouvement cognitif portant sur un *sujet à connaître qui ne peut pas être en présence* d'une faculté cognitive sensitive ; par exemple, le concept *homo neanderthalensis*.

Selon la compréhension, nous avons une division en :

- a. *concept concret* : est concret le concept obtenu de sujets singuliers semblables — dont on fait abstraction de la dissimilitude qu'est leur singularité — qui signifie la similitude présentée à l'intellect *avec son sujet commun d'inhérence* : par exemple, *homme* ;
- b. *concept abstrait* : est abstrait le concept obtenu de sujets singuliers semblables — dont on fait abstraction de la dissimilitude qu'est leur singularité — qui signifie la similitude présentée à l'intellect *sans son sujet commun d'inhérence* : par exemple, *humanité*.

---

<sup>16</sup> Pour «relatif», voir : Aristote, Métaphysique, , 1020b 30

<sup>17</sup> Même remarque

On ne doit pas confondre le concret et l'individuel. Le nom «homme» signifie un concept concret : une quiddité avec son *sujet commun d'inhérence*. On peut bien sûr dire : «Pierre est un homme». Pierre est un sujet singulier à qui le concept «homme» est attribué ; mais on n'obtient pas, pour autant, un concept de Pierre. Selon Russell, la «traditional logic regarded the two propositions 'Socrates is mortal' and 'All men are mortal' as being of the same form». Nous n'avons pas appris la même «logique traditionnelle» que lui.

De même, ne doivent pas être confondus le concept concret et le concept intuitif : le concept *homo neanderthalensis* est concret, et abstraitif. Par ailleurs, le concept *triangle* du géomètre est abstrait, mais pas abstraitif, sans quoi l'arpentage de terrains serait impossible ; il en est de même pour le concept *nombre* de l'arithméticien. Le concept abstrait joue un rôle important en mathématique.

Le concept abstrait est toujours absolu, en ce sens qu'il présente l'objet par mode de substantif (*per modum per se stantis*) : par exemple, *blancheur*, *humanité*, *deux*. Le concept concret peut aussi être absolu : par exemple, *homme*, *érable*. Mais le concept concret peut encore être connotatif, et il présente alors l'objet à la manière d'un adjectif (*per modum alteri adjacentis*) : par exemple, *blanc*, *humain*, *couplé*.

«Les concepts connotatifs présentent à l'esprit *d'abord et principalement* la même chose ("forme" ou détermination) que le concept abstrait correspondant, *secondairement (per posterius, ex consequenti)* le sujet (...) affecté de cette détermination ou de cette "forme" accidentelle. Les concepts concrets *absolus* présentent de même à l'esprit la forme signifiée par le concept abstrait correspondant, mais avec le sujet et dans le sujet qu'elle détermine ; ainsi le concept "homme" présente directement à l'esprit la nature humaine en tant même qu'elle est dans un sujet (universel), et qu'elle constitue ainsi un objet de pensée universel communicable aux sujets singuliers, aux individus humains.»<sup>18</sup>

Évidemment, le terme qui signifie un concept entendu selon les divisions exposées plus haut suit la même division, puisque le terme signifie un concept. Dans le lexique d'Aristote, «terme» se dit «oros» : *limite*.<sup>19</sup>

Pour une «logique traditionnelle» qui est «aussi définitivement surannée que l'astronomie de Ptolémée», voire «une impasse, suivie par plus de deux mille ans de stagnation», nous pouvons déjà dire qu'elle supporte la comparaison avec la «real logic». Mais n'anticipons pas.

Avant de poursuivre notre lecture de B. Russell, complétons l'examen de la division du concept en raison de l'extension. Ici, on divise les concepts en collectifs et divisifs, selon la multitude à laquelle *s'étend* la similitude *comprise* :

1. *concept collectif* : est collectif un concept qui signifie une similitude qui enveloppe une multitude de sujets singuliers *pris collectivement* ; par exemple, *brigade*, concept qui s'étend à tous les *groupes* de soldats *organisés selon cet ordre de bataille*, ordre qui est la similitude pertinente, et dont l'extension est faite de multitudes de soldats *pris collectivement*, non de soldats singuliers ;

<sup>18</sup> Jacques Maritain, L'ordre des concepts, p. 46

<sup>19</sup> Sur la limite, voir : Aristote, Métaphysique, , 9-10

2. *concept divisif* : est divisif le concept qui signifie une similitude qui enveloppe une multitude de sujets singuliers *pris un à un* ; par exemple, *soldat*, concept qui s'étend à tout soldat singulier, selon la similitude pertinente, et dont l'extension est faite de soldats pris un à un.

Remarquons que le concept collectif «brigade» est *pris divisivement* quant à chacune des brigades de son extension, prises une à une, alors qu'il est *pris collectivement* quant aux soldats qui sont dans une brigade.

La division entre le terme collectif et le terme divisif est importante. Alors que le raisonnement suivant, avec des concepts collectifs pris divisivement (*divisim*), est bien formé :

Aucune phalange grecque n'est une légion romaine.

Quelque corps de soldats est une légion romaine.

Quelque corps de soldats n'est pas une phalange grecque.

mais celui-ci, formulé avec un concept collectif pris collectivement (*copulativim*), ne l'est pas :

Tous ces légionnaires romains sont (collectivement) une légion.

Caius est un de ces légionnaires romains.

Caius est une légion.

Cette division du concept en divisif et collectif est l'écueil sur lequel va échouer «la première avance sérieuse en logique véritable depuis le temps des Grecs», celle qui «fut accomplie (...) par (...) Frege».

Citons G. Frege :

«Je dis donc que quelque chose appartient à une classe s'il tombe sous le concept dont l'extension est précisément cette classe. Soit donc le concept "classe qui ne s'appartient pas à elle-même". L'extension de ce concept, si tant est qu'on puisse en parler, est la classe des classes qui ne s'appartiennent pas à elle-mêmes. Nous l'appellerons brièvement la classe C. Cette classe C appartient-elle à elle-même? Supposons d'abord que la réponse est affirmative. Si quelque chose appartient à une classe, il tombe sous le concept dont cette classe est l'extension. Si donc notre classe appartient à elle-même, elle est une classe qui n'appartient pas à elle-même. La première hypothèse enveloppe contradiction. Supposons deuxièmement que la classe C n'appartienne pas à elle-même, en ce cas elle tombe sous le concept dont elle est l'extension, elle appartient donc à elle-même. Ici encore il y a contradiction».<sup>20</sup>

Considérons la première phrase : «Je dis donc que quelque chose appartient à une classe s'il tombe sous le concept dont l'extension est précisément cette classe». Négligeons l'auteur, et supprimons : «Je dis donc que». Il ne reste que : «Quelque chose appartient à une classe s'il tombe sous le concept dont l'extension est précisément cette classe».

---

<sup>20</sup> Gottlob Frege, op.cit., p. 42, note 2

Que signifie le mot «appartenir» ? On y reconnaît : «tenir», «part», et «ap». Il vient du latin «adpertenere» : être *attendant* à. En grec, on dit : «uparchein». Aristote l'emploie très souvent.

Ainsi, aux «Premiers analytiques», Aristote écrit : «Dire qu'un terme est contenu dans la totalité d'un autre terme, ou dire qu'un terme est attribué à un autre terme pris universellement, c'est la même chose. Et nous disons qu'un terme est *affirmé universellement* quand on ne peut *trouver dans le sujet aucune partie* dont on ne puisse affirmer l'autre terme ; pour l'expression *n'être attribué à aucun*, l'explication est la même». <sup>21</sup>

Par exemple, dans l'*énonciation* affirmative : «Tout animal est un vivant», «un vivant» est attribué à un autre terme pris universellement, soit «toute l'espèce "animal"», en ce sens que, dans le sujet «tout animal», on ne trouve aucune partie dont on ne puisse affirmer l'autre terme. Dans l'*énonciation* négative : «Aucun animal n'est en granit», «en granit» est attribué à un autre terme pris universellement, soit «rien de l'espèce "animal"», puisque, dans le sujet «aucun animal», on ne trouve aucune partie dont on ne puisse nier l'autre terme.

Évidemment, «un terme est *affirmé [particulièrement]* quand on (...) peut trouver *dans le sujet [une] partie* dont on (...) [peut] affirmer l'autre terme ; pour l'expression [*ne pas être attribué à quelque*], l'explication est [aussi] la même». Par exemple : dans : «*Quelque* animal est quadrupède», se trouve une partie de l'espèce «animal» à qui on peut attribuer «quadrupède». Dans : «*Quelque* animal n'est pas quadrupède», se trouve une partie de l'espèce «animal» à qui on ne peut pas attribuer «quadrupède».

Chez G. Frege, «appartenir» concerne «une classe» : par exemple, *a C*. Il écrit : «Quelque chose appartient à une classe s'il tombe sous le concept dont l'extension est précisément cette classe». C'est une proposition conditionnelle qui peut se réécrire ainsi : «Quelque chose appartient à une classe seulement si elle tombe sous le concept dont l'extension est précisément cette classe». Ou encore : «Si quelque chose appartient à une classe, alors elle tombe sous le concept dont l'extension est précisément cette classe».

Cette proposition conditionnelle se résout en *Darii*, comme suit :

Tout appartenir à une classe est un tomber sous le concept dont l'extension est précisément cette classe.

Quelque chose appartient à une classe.

Quelque chose tombe sous le concept dont l'extension est précisément cette classe.

Dans le terme majeur : «tomber sous le concept dont l'extension est précisément cette classe», nous avons un «concept» ayant une «extension» qui est «précisément cette classe». Quelle est «cette classe» ? C'est «une classe» pour laquelle on a «appartenir à» comme moyen terme. Considérons un exemple :

---

<sup>21</sup> Aristote, Premiers analytiques, 24b 26-30

Tout appartenir à une légion (classe) est un tomber sous le concept (de légion) dont l'extension précisément cette légion (classe).

Quelque légionnaire appartient à une légion (classe).

Quelque légionnaire tombe sous le concept (de légion) dont l'extension précisément cette légion (classe).

La confusion entre le terme collectif «légion» et le terme divisif «légion» est tout à fait manifeste.

Avant de passer à la théorie que propose B. Russell au sujet de la dénotation, examinons de plus près la notion de concept dans la «logique véritable» inaugurée par G. Frege. Ce dernier écrit :

Lorsque je rédigeai les *Fondements de l'arithmétique*, je n'avais pas encore distingué le sens de la dénotation, et je désignais par l'expression «contenu de jugement» tout à la fois ce que je distingue désormais en «pensée» [le sens] et «valeur de vérité» [la dénotation]. (...) En bref, on pourrait dire, en prenant «prédicat» et «sujet» dans leur sens linguistique : un concept est la dénotation d'un prédicat, un objet est ce qui ne peut pas être la dénotation totale d'un prédicat mais peut être dénotation d'un sujet. Il faut remarquer en outre que les mots «tous», «chaque», «quelques» figurent devant des termes conceptuels. Les propositions universelles et particulières, affirmatives et négatives, expriment des relations entre concepts et indiquent par ces mots (tous, chaque, quelques) le type particulier de la relation; du point de vue de la logique, ces mots ne doivent pas être liés étroitement au terme conceptuel qui fait suite mais doivent être rapportés à la proposition tout entière. On s'en rend compte par le jeu de la négation. Si dans la proposition : «Tous les mammifères vivent sur la terre ferme» la séquence de mots «tous les mammifères» était le sujet logique du prédicat *vivent sur la terre ferme*, il faudrait, pour nier le tout, nier le prédicat «ne vivent pas sur la terre ferme». En réalité, il convient de placer la négation devant «tous», d'où il suit que «tous» appartient au prédicat, du moins au regard de la logique. À l'inverse, on nie la proposition «le concept *mammifère* est subordonné au concept *vit sur la terre ferme*» en niant le prédicat «n'est pas subordonné au concept vit sur la terre ferme».<sup>22</sup>

Considérons «la proposition» : «Tous les mammifères vivent sur la terre ferme», où «la séquence de mots 'tous les mammifères' [est] le sujet logique du prédicat *vivent sur la terre ferme*».

Aristote dit : «Un terme est *affirmé universellement* quand on ne peut trouver dans le sujet aucune partie dont on ne puisse affirmer l'autre terme». Ici, le «terme (...) *affirmé universellement*» est : «vivent sur la terre ferme». Est-ce que, dans «la séquence de mots 'tous les mammifères' [qui est] le sujet logique», «on ne peut trouver (...) aucune partie dont on ne puisse affirmer l'autre terme» ?

Si nous considérons *l'énonciation* : «Tous les mammifères vivent sur la terre ferme», du point de vue de la «logique traditionnelle», nous pouvons en dire que :

- a. elle est une énonciation affirmative où le sujet supplée ;
- b. elle peut donc être *vraie-ou-fausse* ;
- c. si le sujet ne suppléait pas, elle ne pourrait pas être *vraie-ou-fausse*.

<sup>22</sup> Gottlob Frege, *ibidem*, pp. 133-134

Mais si nous considérons la *proposition* : «Tous les mammifères vivent sur la terre ferme», nous pouvons dire qu'elle est fautive, parce qu'il se trouve plusieurs mammifères qui vivent dans l'eau : la baleine, l'épaulard, le dauphin, etc.

Il s'ensuit qu'est vraie la *proposition* : «Tous les mammifères ne vivent pas sur la terre ferme». Bref, il est vrai que : «Non-tous les mammifères vivent sur la terre ferme» ; ou : «Quelques mammifères ne vivent pas sur la terre ferme».

G. Frege en convient-il ? Il écrit : «Il faudrait, pour nier le tout, nier le prédicat “ne vivent pas sur la terre ferme”. En réalité, il convient de placer la négation devant “tous”, d'où il suit que “tous” appartient au prédicat, du moins au regard de la logique». Et G. Frege montre ainsi qu'il connaît mal la «logique traditionnelle».

«Au regard de la logique [traditionnelle]», Aristote écrit : «Nous disons qu'un terme est *affirmé universellement* quand on ne peut trouver dans le sujet aucune partie dont on ne puisse affirmer l'autre terme» ; c'est alors que *l'autre terme appartient universellement* au sujet. Donc, «il convient de placer la négation devant “tous”» pour nier l'appartenance universelle de l'autre terme au sujet, et ainsi obtenir : «Quelques mammifères ne vivent pas sur la terre ferme».

Mais «il [ne] suit [pas] que “tous” appartient au prédicat, du moins au regard de la logique [traditionnelle]». Il suit plutôt que c'est le «prédicat» : «vivent sur la terre ferme» qui «[n']appartient [pas *universellement*]» au sujet logique «Tous les mammifères».

G. Frege ajoute : «À l'inverse, on nie la proposition “le concept *mammifère* est subordonné au concept *vit sur la terre ferme*” en niant le prédicat “n'est pas subordonné au concept *vit sur la terre ferme*”».

Formons le carré logique suivant :

A. Tout mammifère vit sur la terre ferme.

E. Aucun mammifère ne vit sur la terre ferme.

I. Quelque mammifère vit sur la terre ferme.

O. Quelque mammifère ne vit pas sur la terre ferme.

Considérons : A. «Tout mammifère vit sur la terre ferme». Peut-on dire que, dans A, «le concept “mammifère” est subordonné au concept “vit sur la terre ferme”» ?

Comme nous l'avons vu plus haut, aux «Premiers analytiques», Aristote écrit : «Dire qu'un terme est contenu dans la totalité d'un autre terme, ou dire qu'un terme est attribué à un autre terme pris universellement, c'est la même chose. Et nous disons qu'un terme est *affirmé universellement* quand on ne peut trouver dans le sujet aucune partie dont on ne puisse affirmer l'autre terme [qu'est le prédicat] ; pour l'expression *n'être attribué à aucun*, l'explication est la même».

Bref, selon la «logique traditionnelle», «nous disons qu'un terme [prédicat, tel que “vit sur la terre ferme”] est *affirmé universellement* quand on ne peut trouver dans le sujet [“tout mammifère”] aucune partie [du dit “*tout ‘mammifère’*”] dont on ne puisse affirmer l'autre

terme [qu'est le prédicat "vit sur la terre ferme"]. Car, «toute proposition dépend nécessairement d'un verbe ou du cas d'un verbe et, en effet, la notion de l'*homme* [le "concept" d'*homme*], où l'on n'ajoute ni *est*, ni *était*, ni *sera*, ni rien de ce genre, ne constitue pas encore une proposition».

Comme «les termes *est*, ou *sera*, ou *était*, ou *devient*, ou d'autres de ce genre — [tel que "vive" ou "est un vivant"] —, sont des verbes en vertu de la définition que nous avons posée, puisqu'ils ajoutent à leur propre signification [comme nom] celle du temps [soit la consignification du temps qui détermine la suppléance]», dit encore Aristote, il appert que : «Dans une [énonciation] telle que ["Tout mammifère — est un vivant — sur la terre ferme."], [énonciation] que nous appellerons "à verbe-copule", et dans laquelle le verbe *être* est suivi d'un prédicat qu'il applique au sujet, il ne *manifeste* directement que sa fonction de copule. (...) [Mais] le sens premier du verbe *être* est celui où la fonction copulative est, comme dans les autres verbes, exercée sans être manifestée directement, et où l'existence [l'esse] est attribuée [unie ou jointe] comme Prédicat au Sujet : (...) ([énonciation] à verbe-prédicat). De ce sens premier dérive le second sens du verbe *être*, celui où il manifeste directement la fonction copulative : (...) ([énonciation] à verbe-copule)», comme l'écrit J. Maritain dans un texte où nous remplaçons «proposition» par «énonciation».

Car c'est ainsi que «nous supposons [vertu supplétive des noms] que ce qui se passe dans les noms se passe aussi dans les choses, comme dans le cas des cailloux qu'on rapporte au compte», comme le dit Aristote.

G. Frege poursuit : «Il faut remarquer en outre que les mots «tous», «chaque», «quelques» figurent devant des termes conceptuels. Les propositions universelles et particulières, affirmatives et négatives, expriment des relations entre concepts et indiquent par ces mots (tous, chaque, quelques) le type particulier de la relation; du point de vue de la logique, ces mots ne doivent pas être liés étroitement au terme conceptuel qui fait suite mais doivent être rapportés à la proposition tout entière».

Plaçons-nous «du point de vue de la logique [traditionnelle]». «Les mots ["tout", "chaque", "quelque" et "aucun" sont des syncatégorèmes qui] figurent devant des termes [catégorématiques]» qui sont un sujet dans une énonciation. Ainsi, «les *propositions* universelles et particulières, affirmatives et négatives, [n']expriment [pas] des relations entre concepts», mais une prédication *affirmée* ou *niée*.

Si «nous supposons [vertu supplétive des noms] que ce qui se passe dans les noms se passe aussi dans les choses», «nous disons qu'un [prédicat] est *affirmé universellement* [d'un sujet] quand on ne peut trouver dans le sujet aucune partie dont on ne puisse affirmer (...) [le prédicat en question] ; pour l'expression *n'être attribué à aucun*, l'explication est la même». De même, «un [prédicat] est *affirmé [particulièrement d'un sujet]* quand on (...) peut trouver dans le sujet [une] partie dont on ne puisse affirmer [le prédicat] ; pour l'expression [*ne pas être attribué à quelque*], l'explication est la même».

G. Frege écrit encore : «En bref, on pourrait dire, en prenant "prédicat" et "sujet" dans leur sens linguistique : un concept est la dénotation d'un prédicat, un objet est ce qui ne peut pas être la dénotation totale d'un prédicat mais peut être dénotation d'un sujet».



«En prenant “prédicat” et “sujet” dans leur sens [logique]», «nous supposons [vertu supplétive des noms] que ce qui se passe dans les noms se passe aussi dans les choses», et ce, selon la signification du nom-sujet et du verbe-prédicat pris comme nom, et aussi selon la consignification du temps qu’apporte le verbe-prédicat *conjugué*, donc selon la valeur de suppléance que les termes ont *dans une énonciation*.

Selon la valeur de suppléance que détermine la signification et la consignification du prédicat *dans une énonciation*, le sujet «[tient] dans le discours la place d’une chose pour laquelle cette substitution est légitime eu égard à la copule»<sup>23</sup> qu’est le verbe-prédicat «être».

J. Maritain écrit : «Quand on dit que la *suppositio* est la propriété qu’un terme possède de tenir dans le discours la place d’une chose pour laquelle cette substitution est légitime eu égard à la copule,

- on ne veut pas dire : pour laquelle cette substitution est vraie dans la nature des choses,
- mais seulement : pour laquelle la sorte d’existence (...) signifiée par la copule admet cette substitution. (...)

Avant donc

- de vérifier si le prédicat convient bien au sujet [si la prédication est vraie selon la nature des choses],
- il faut vérifier si le sujet lui-même est bien posé dans l’existence [signifiée et consignée, par suppléance] de la manière que la copule le demande».<sup>24</sup>

Remarquons bien l’opposition qui est faite entre «pour laquelle cette substitution est vraie dans la nature des choses», d’une part, et «pour laquelle la sorte d’existence (...) signifiée par la copule admet cette substitution», d’autre part. Remarquons aussi la double occurrence du mot «vérifier», qui oppose «si le prédicat convient bien au sujet» dans la *proposition*, d’une part, et «si le sujet lui-même est bien posé dans l’existence de la manière que la copule le demande» dans *l’énonciation*, d’autre part.

Si G. Frege «distingue désormais (...) “pensée” [chez lui : le sens] et “valeur de vérité” [chez lui : la dénotation]», force est de reconnaître qu’il est dans le voisinage d’une opposition que fait déjà la «logique traditionnelle».

Cependant, la phrase de G. Frege : «À l’inverse, on nie la proposition “le concept *mammifère* est subordonné au concept *vit sur la terre ferme*” en niant le prédicat “n’est pas subordonné au concept vit sur la terre ferme”» peut être considérée autrement.

Aristote écrit :

---

<sup>23</sup> Jacques Maritain, *L’ordre des concepts*, p. 76

<sup>24</sup> Jacques Maritain, *op. cit.*, p. 77 ; les caractères en italique sont de nous.

Si les genres [catégorème] sont différents et non subordonnés les uns aux autres, leurs différences [catégorème] seront elles-mêmes autres spécifiquement. Soit *animal* et *science*; *pédestre* et *bipède*, *ailé* et *aquatique* sont des différences [catégorème] d'*animal* [genre]. Or aucune de ces différences [catégorème] n'est une différence pour *science*, car une science ne se différencie pas d'une science par le fait d'être bipède. — Par contre, dans les genres [catégorème] subordonnés les uns aux autres, rien n'empêche que leurs différences [catégorème] soient les mêmes, car les genres [catégorème] plus élevés sont prédicats des genres [catégorème] moins élevés, de sorte que toutes les différences [catégorème] du prédicat seront aussi des différences [catégorème] du sujet.<sup>25</sup>

En «logique traditionnelle», cet enseignement porte le nom de «quatrième antéprédicament». Ainsi, le genre «mammifère» est subordonné au genre «animal», lui-même subordonné au genre «vivant».

Mais Aristote écrit aussi :

<On demande, par exemple> : *l'homme est-il animal ou être inanimé ?* On pose ensuite, mais on ne conclut pas, qu'il est animal. On ajoute qu'à son tour, tout animal, sans exception, est ou pédestre ou aquatique, et on pose que l'homme est pédestre. — En outre, que l'homme soit l'ensemble de ces deux notions, autrement dit *animal-pédestre*, ne résulte pas nécessairement de ce qu'on a dit, mais c'est là encore un nouveau postulat. Peu importe, du reste, que la division se fasse par un grand nombre ou par un petit nombre de différences : dans les deux cas, c'est le même raisonnement. Pour ceux qui procèdent par cette méthode, l'emploi de la division est à ce point inutile qu'ils ne peuvent même pas conclure les vérités qui pourraient être démontrées par syllogisme.<sup>26</sup>

En «logique traditionnelle», s'il est vrai que le genre «mammifère» est subordonné au genre «animal», lui-même subordonné au genre «vivant», selon «la méthode de la division», on ne peut pas, pour autant, en «conclure les vérités qui pourraient être démontrées par syllogisme».

Si G. Frege, qui «distingue désormais (...) "pensée" [chez lui : le sens] et "valeur de vérité" [chez lui : la dénotation]», est dans le voisinage d'une opposition que fait déjà la «logique traditionnelle», que fait-il avec : «un concept est la dénotation d'un prédicat, [et] un objet est ce qui ne peut pas être la dénotation totale d'un prédicat mais peut être dénotation d'un sujet» ? Pour mieux saisir sa pensée, prenons connaissance d'un exemple qu'il donne dans les passages suivants :

(...) Dans mon langage, des expressions telles que «le concept *F*» désignent non pas des concepts mais des objets (...). (...) J'ai dit [dans *Les fondements de l'arithmétique*] que la donnée d'un nombre enveloppe un énoncé portant sur un concept ; de plus, je parle des propriétés que l'on peut énoncer d'un concept et j'admets qu'un concept tombe sous un concept supérieur. Enfin j'ai appelé l'existence : propriété d'un concept. On verra sur un exemple ce que j'entends par là. Dans la proposition «il y a au moins une racine carrée de 4 », il n'est rien dit du nombre 2 précisément ni de -2, il est dit d'un concept, à savoir *racine carrée de 4*, qu'il n'est pas vide. Mais si j'exprime cette même pensée sous la forme «le concept *racine carrée de 4* est satisfait», les cinq premiers mots constituent le nom propre d'un objet et la proposition énonce quelque chose de cet objet. On prendra garde toutefois que cet énoncé n'est pas le même que le précédent, lequel portait sur le concept.<sup>27</sup>

<sup>25</sup> Aristote, Catégories, 1b 15-24

<sup>26</sup> Aristote, Seconds analytiques, 17-24

<sup>27</sup> Gottlob Frege, Écrits logiques et philosophiques, p. 134

Si «le concept *F* [désigne non pas un concept mais un objet]», alors «[dire] d'un concept, à savoir *racine carrée de 4*, qu'il n'est pas vide», ce n'est pas «[désigner] un objet», comme 2 ou -2, mais dire que le «concept (...) n'est pas vide. Bref : (1) «le concept *racine carrée de 4* n'est pas vide».

Dire que (2) «le concept *racine carrée de 4* est satisfait», c'est dire que «les cinq premiers mots [soit : "concept *racine carrée de 4*"] constituent le nom propre d'un objet et [que] la proposition énonce quelque chose de cet objet». Bref : «concept *racine carrée de 4*» est «le nom propre d'un objet». Cet «objet» est sujet dans : «le concept *racine carrée de 4* est satisfait». Et, dans cette proposition, le prédicat «est satisfait» (...) énonce quelque chose de cet objet».

Et G. Frege nous met en «garde» : «Cet énoncé [le (2)] n'est pas le même que le précédent [le (1)], lequel portait sur le concept».

Bref : (1) «le concept *racine carrée de 4* n'est pas vide» porte sur le concept ; et ce «concept est la dénotation d'un prédicat», soit «n'est pas vide». Par contre, (2) «le concept *racine carrée de 4* est satisfait» porte sur un objet ; et cet «objet est ce qui ne peut pas être la dénotation totale d'un prédicat mais peut être dénotation d'un sujet». En *Felapton* :

(1) Le concept *racine carrée de 4* n'est pas vide.

(2) Le concept *racine carrée de 4* est satisfait.

Donc, quelque sujet qui est satisfait n'est pas vide.

Comme G. Frege a «appelé l'existence : propriété d'un concept», et que «la *suppositio* est la *propriété qu'un terme* possède de tenir dans le discours la place d'une chose pour laquelle cette substitution est légitime eu égard à la copule» :

1. il appert que : si (1) «le concept *racine carrée de 4* n'est pas vide» porte sur un concept, et que ce «concept est la dénotation d'un prédicat», soit «n'est pas vide», G. Frege est dans le voisinage de la *suppléance*, alors que «la sorte d'existence (...) signifiée par la copule admet cette substitution», «si le sujet lui-même est bien posé dans l'existence de la manière que la copule le demande» ;
2. et il appert que : si (2) «le concept *racine carrée de 4* est satisfait» porte sur un objet, et non «sur le concept», et que cet «objet peut être dénotation d'un sujet», même s'il «ne peut pas être la dénotation totale d'un prédicat», G. Frege est dans le voisinage de la *suppléance*, alors que «la sorte d'existence (...) signifiée par la copule admet cette substitution», «si le sujet lui-même est bien posé dans l'existence de la manière que la copule le demande» ;
3. sauf que, après avoir «[vérifié] si le sujet lui-même est bien posé dans l'existence de la manière que la copule le demande», et ce, pour (2) «le concept *racine carrée de 4* est satisfait», G. Frege procède ensuite à «vérifier si le prédicat convient bien au sujet», puisque le prédicat «est satisfait» (...) énonce quelque chose de cet objet», que le «concept [tel que le donnent "les cinq premiers mots <concept *racine carrée de 4*>»,

[qui] constituent le nom propre d'un objet"] est la dénotation d'un prédicat», et que «la dénotation d'un prédicat» est ainsi une «valeur de vérité».

C'est à l'étape (3) que G. Frege passe de la logique à l'arithmétique, et ce, selon la confusion qu'implique son logicisme. Aristote ne souscrit pas au logicisme, ce qui ne l'empêche pas de proposer une philosophie de l'être mathématique. Il écrit :

On peut (...), à la rigueur et en toute vérité, accorder l'être aux Choses mathématiques, et avec les caractères que leur assignent les mathématiciens. (...)

Ainsi donc, lorsqu'on pose des attributs séparés des attributs qui les accompagnent, et qu'on les soumet à l'examen en tant que tels, on ne sera pas pour cela dans l'erreur, pas plus que le géomètre qui, tirant une ligne sur le sol, admet qu'elle a un pied de long quand elle ne l'a pas, car l'erreur ne réside pas dans les prémisses du raisonnement.

On peut même arriver, par cette méthode, à d'excellents résultats dans l'étude de chaque question, en posant séparé ce qui n'est pas séparé, comme le font précisément l'arithméticien et le géomètre. (...) Aussi les géomètres raisonnent-ils correctement c'est sur des êtres que roulent leurs discussions, et les objets de leur science sont bien des êtres, car il y a deux sens de l'être, l'être qui est en entéléchie et l'être en tant que matière. (...)

Or la matière est, ou sensible, ou intelligible ; (...) la matière intelligible est celle qui est présente dans les êtres sensibles, mais pris non en tant que sensibles, les êtres mathématiques par exemple.<sup>28</sup>

«Les êtres mathématiques», qui sont «être en tant que matière», sont de «matière intelligible», «celle qui est présente dans les êtres sensibles, mais pris non en tant que sensibles». «Les êtres mathématiques» sont connus selon une «méthode» qui donne «d'excellents résultats» : «on pose des attributs séparés des attributs qui les accompagnent», et «on les soumet à l'examen en tant que tels», «comme le font précisément l'arithméticien et le géomètre». Ainsi, «on peut (...), à la rigueur et en toute vérité, accorder l'être aux Choses mathématiques, (...) avec les caractères que leur assignent les mathématiciens», qui les connaissent comme «objets de leur science», portant sur «des êtres».

Comme complément à cet exposé, il convient de relire ce que nous avons écrit plus haut du concept abstrait : est abstrait le concept obtenu de sujets singuliers semblables — dont on fait abstraction de la dissimilitude qu'est leur singularité — qui signifie la similitude présentée à l'intellect *sans son sujet commun d'inhérence*.

Et, à la «Note de logique 5 La simple appréhension III, pp. 22-23», ce que nous avons dit de la suppléance propre formelle simple : le terme supplée ce qui est premièrement et immédiatement signifiée par lui, sans passer à ce qui est secondement et médiatement signifiée par lui. On la trouve lorsque :

1. le terme est un nom commun, qui signifie premièrement et immédiatement un universel, mais sans signifier secondement et médiatement des parties subjectives, et ce nom commun ne supplée seulement que cet universel : par exemple, «*Deux* est un nombre pair.» où *deux* ne passe pas aux couples, dont les éléments sont deux, mais ne sont *le* nombre pair *deux* ;

<sup>28</sup> Aristote, Métaphysique, 1036a 9-11, 1077b 32-33, 1078a 18-30

2. le terme est un nom commun, qui signifie premièrement et immédiatement des parties subjectives, mais sans signifier secondement et médiatement un universel, et ce nom ne supplée seulement que ces parties subjectives, et ce, en extension ; ainsi, en corrigeant G. Frege, «quelque chose appartient à une classe s'il tombe sous le [nom commun à suppléance simple] dont l'extension est précisément cette classe».

Il convient aussi de relire ce que nous dit du verbe consignifiant le temps imaginable à la «Note de logique 6 Le jugement I, pp. 12-13» :

Ainsi, les *Éléments* d'Euclide emploie la suppléance selon l'imaginable : «Construisons une triangle rectangle et descendons une droite qui, partant du sommet de l'angle rectangle, est perpendiculaire à l'hypoténuse». L'existence imaginable ou l'existence selon le temps imaginable est le lieu de résolution de la matière intelligible, dont les mathématiques font leur pain.

Comme Aristote n'est pas logiciste, il traite de la logique pertinente à la «science» des «mathématiciens» en ces termes :

Puisque la définition est regardée comme le discours qui explique ce qu'est une chose, il est clair que l'une de ses espèces sera un discours expliquant ce que signifie le nom, autrement dit un discours purement nominal différent de celui qui exprime l'essence : ce sera, par exemple, ce que signifie le terme *triangle*, ce qu'est une figure en tant que nommée *triangle*. Quand nous savons que le triangle est, nous cherchons pourquoi il est. Or il est difficile ainsi d'appréhender la définition de choses dont nous ne savons pas l'existence, la cause de cette difficulté étant, comme nous l'avons dit plus haut, que nous ne connaissons que par accident si la chose existe ou non. (...)

Voilà donc une première définition de la définition : c'est celle que nous venons de donner. Une autre espèce de définition est le discours qui montre pourquoi la chose est. Ainsi, la première donne une signification, mais ne prouve pas, tandis que la seconde sera évidemment une quasi-démonstration de l'essence, ne différant de la démonstration que par la position de ses termes. (...)

Enfin, la définition des termes immédiats est une donnée indémontrable de l'essence.<sup>29</sup>

Compte tenu de notre propos, nous nous intéressons ici à : «L'une de ses espèces sera un discours expliquant ce que signifie le nom, (...) : ce sera, par exemple, ce que signifie le terme *triangle*, ce qu'est une figure en tant que nommée *triangle*. Quand nous savons que le triangle est, nous cherchons pourquoi il est. (...) [Et] une autre espèce de définition est le discours qui montre pourquoi la chose est».

Et Aristote considère cette «autre espèce de définition [qui] est le discours qui montre pourquoi la chose est» lorsqu'il écrit :

Nous pensons connaître quand nous savons la cause. Or les causes sont au nombre de quatre : en premier lieu, la quiddité [cause formelle] ; en second lieu, que certaines choses étant données, une autre suit nécessairement [cause matérielle] ; en troisième lieu, le principe du mouvement de la chose [cause efficiente] ; et, en quatrième lieu, la fin en vue de laquelle la chose a lieu [cause finale]. D'où toutes ces causes peuvent servir de moyen terme à la preuve. — En effet, que telle chose étant donnée, il en résulte nécessairement que ceci est, c'est ce qu'on ne peut démontrer à l'aide d'une seule prémisse, mais il en faut au moins deux ; c'est-à-dire que ces deux propositions doivent avoir un seul moyen terme.

<sup>29</sup> Aristote, Seconds analytiques, 93b 29 - 94a 10

Ainsi, cet unique moyen terme une fois posé, la conclusion suit nécessairement. On peut encore le montrer par l'exemple suivant : pourquoi l'angle inscrit dans le demi-cercle est-il droit? ou bien : de quelle donnée suit-il que c'est un angle droit ? Ainsi, admettons que *A* soit *angle droit*, *B* *moitié de deux angles droits*, et *G* *angle inscrit dans le demi-cercle*. Alors *B* est la cause en vertu de laquelle *A*, *angle droit*, appartient à *G*, *angle inscrit dans le demi-cercle*, puisque *B* est égal à *A*, et *G* à *B*, car *G* est la *moitié de deux angles droits*. Donc *B*, *moitié de deux angles droits*, est la donnée de laquelle il suit que *A* appartient à *G*, c'est-à-dire, avons-nous dit, que l'angle inscrit dans le demi-cercle est droit. En outre, *B* est identique à la quiddité de *A*, puisqu'il est ce que la définition de *A* signifie ; or nous avons déjà montré que le moyen est la quiddité comme cause.<sup>30</sup>

Dans «l'exemple suivant», remarquons bien la formulation de la question : «De quelle donnée suit-il que [l'angle inscrit dans le demi-cercle] est un angle droit ?» Nous sommes dans la causalité matérielle : «que certaines choses étant données, une autre suit nécessairement».

Bref : étant donné qu'un angle est inscrit dans le demi-cercle, il suit nécessairement qu'il est un angle droit. Et «c'est ce qu'on ne peut démontrer à l'aide d'une seule prémisse, [car] il en faut au moins deux ; c'est-à-dire que ces deux propositions doivent avoir un seul moyen terme». Et ce «seul moyen terme» est «*B (moitié de deux angles droit)*», qui est «la cause [matérielle] en vertu de laquelle *A, angle droit*, appartient à *G*».

La démonstration, dont le sujet est «tout angle inscrit dans le demi-cercle», procède en *Barbara* :

Toute moitié de deux droits (B) est un angle droit (A).

Tout angle inscrit dans le demi-cercle (G) est moitié de deux droits (B).

Donc, tout angle inscrit dans le demi-cercle (G) est un angle droit (A).

Dans la majeure : «Toute moitié [1/2] de deux [2] droits (B) est un [1] angle droit (A).», les termes «moitié [1/2] de deux [2] droits» signifient des concepts abstraits ; c'est le sujet logique. Et, dans le prédicat «est un [1] angle droit (A)», :

1. les termes «un [1] angle droit (A)» signifient des concepts abstraits ;
2. et le terme «est» prend «le sens premier du verbe *être*», soit «celui (...) où l'existence est attribuée [unie ou jointe] comme Prédicat au Sujet», alors que «la fonction copulative est (...) exercée sans être manifestée directement».

Ainsi, pour la majeure, nous «[vérifions que] le sujet lui-même est bien posé dans l'existence [signifiée et consignifiée "le prédicat 'est un [1] angle droit (A)'] de la manière que la copule le demande» pour une suppléance selon le temps imaginable.

À la «Note de logique 6 Le jugement I, p. 11», nous lisons que, dans une conséquence, jamais le genre de suppléance ne peut varier. Et on peut en faire aisément le constat pour la mineure et la conclusion du *Barbara*.

Le problème de signification et de consignification, ou de suppléance, étant ainsi résolu, il

<sup>30</sup> Aristote, op. cit., 94a 20-35

reste celui de «de vérifier si le prédicat convient bien au sujet», ou si la prédication est vraie selon la nature des «Choses mathématiques» ici considérées.

À cet égard, nous avons déjà cité le texte où Aristote en traite :

On peut (...), à la rigueur et en toute vérité, accorder l'être aux Choses mathématiques, et avec les caractères que leur assignent les mathématiciens. (...)

Ainsi donc, lorsqu'on pose des attributs séparés des attributs qui les accompagnent, et qu'on les soumet à l'examen en tant que tels, on ne sera pas pour cela dans l'erreur, pas plus que le géomètre qui, tirant une ligne sur le sol, admet qu'elle a un pied de long quand elle ne l'a pas, car l'erreur ne réside pas dans les prémisses du raisonnement.

On peut même arriver, par cette méthode, à d'excellents résultats dans l'étude de chaque question, en posant séparé ce qui n'est pas séparé, comme le font précisément l'arithméticien et le géomètre.

D'abord, «on pose des attributs séparés des attributs qui les accompagnent» : «Admettons que *A* soit *angle droit*, *B* moitié de deux angles droits, et *G* angle inscrit dans le demi-cercle».

Ensuite, «on les soumet à l'examen en tant que tels» : «Alors *B* est la cause en vertu de laquelle *A*, *angle droit*, appartient à *G*, *angle inscrit dans le demi-cercle*, puisque *B* est égal à *A*, et *G* à *B*, car *G* est la *moitié de deux angles droits*».

Enfin, on vérifie qu'aucune «erreur ne réside (...) dans les prémisses du raisonnement» : «*B*, *moitié de deux angles droits*, est la donnée de laquelle il suit que *A* appartient à *G*, c'est-à-dire, avons-nous dit, que l'angle inscrit dans le demi-cercle est droit. En outre, *B* est identique à la quiddité de *A*, puisqu'il est ce que la définition de *A* signifie ; or nous avons déjà montré que le moyen est la quiddité comme cause».

Revenons maintenant à l'exemple de G. Frege :

Dans la proposition «il y a au moins une racine carrée de 4», il n'est rien dit du nombre 2 précisément ni de -2, il est dit d'un concept, à savoir *racine carrée de 4*, qu'il n'est pas vide. Mais si j'exprime cette même pensée sous la forme «le concept *racine carrée de 4* est satisfait», les cinq premiers mots constituent le nom propre d'un objet et la proposition énonce quelque chose de cet objet. On prendra garde toutefois que cet énoncé n'est pas le même que le précédent, lequel portait sur le concept.

Considérons la proposition : «Il y a au moins une racine carrée de 4». L'expression «il y a au moins une» se rend pas : *quelque*. Alors prenons cette proposition comme la conclusion affirmative particulière en *I* d'un *Darii* dont le schéma est :

Tout *M* est une racine carrée de 4.

Quelque *S* est *M*.

Donc quelque *S* est une racine carrée de 4.

Il nous reste à découvrir *S*, le sujet de la démonstration, et *M*, le moyen terme. Nous sommes encore dans la causalité matérielle : «que certaines choses étant données, une

autre suit nécessairement». Et la question est : «De quelle donnée suit-il que [quelque S] est [une racine carrée de 4] ?»

Dans un manuel de mathématique,<sup>31</sup> nous lisons :

Si  $a$  est un [nombre] naturel et  $n$  un [nombre] naturel supérieur ou égal à 2, la  $n^{\text{e}}$  puissance de  $a$  est le produit de  $n$  facteurs égaux à  $a$ .

$a$  est la racine carrée de  $b$  ssi  $b = a^2$

Considérons la proposition conditionnelle : «Si  $a$  est un [nombre] naturel et  $n$  un [nombre] naturel supérieur ou égal à 2, [alors] la  $n^{\text{e}}$  puissance de  $a$  est le produit de  $n$  facteurs égaux à  $a$ ».

Il est clair que : «si  $a$  est un [nombre] naturel et  $n$  un [nombre] naturel (...) égal à 2, [alors] la  $2^{\text{e}}$  puissance de  $a$  est le produit  $b$  de 2 facteurs égaux à  $a$ ». Bref :  $b = a \times a = a^2$ .

Et il est aussi clair que : « $b = a^2$  si et seulement si  $a$  est la racine carrée de  $b$ ».

Et que : « $4 = a^2$  si et seulement si  $a$  est la racine carrée de 4».

Dès lors, en *Darii* :

Tout  $a^2 = 4$  [B] est une racine carrée de 4 [A].

Quelque  $a$  [G] est  $a^2 = 4$  [B].

Donc quelque  $a$  [G] est une racine carrée de 4 [A].

Dans ce *Darii*, remarquons bien que  $B$  ( $a^2 = 4$ ) est placé comme moyen terme d'un syllogisme démonstratif dont le terme majeur est  $A$  (*une racine carrée de 4*). Remarquons encore que « $B$  est identique à la quiddité de  $A$ , puisqu'il est ce que la définition de  $A$  signifie» ; «la définition de  $A$  signifie» la «quiddité de  $A$ », «quiddité» qui est cause formelle, alors que  $B$  est cause matérielle, de «matière *intelligible*». Ce qui est *intelligible* de  $B$ , qui est «matière *intelligible*», est intelligé en acte par la cause formelle, qui est la «quiddité de  $A$ » ; «ce que la définition de  $A$  signifie», soit la définition : *racine carrée de 4*, c'est :  $B$ , ou  $a^2 = 4$ .

Dans ce *Darii*, «il n'est rien dit du nombre 2 précisément ni de -2», mais il est dit quelque chose du sujet  $a$ , qui supplée. Bien sûr, «il est dit [de la définition] *racine carrée de 4* (...) qu'[elle] n'est pas vide», puisque « $B$  est identique à la quiddité de  $A$ , [et qu'il] est ce que la définition de  $A$  signifie». Et «*racine carrée de 4* est satisfait» puisque  $G$ , le terme mineur, est «le nom [du sujet de la démonstration]» dont  $B$  «énonce quelque chose» dans la mineure.

«On prendra garde toutefois que cet énoncé [de la mineure] n'est pas le même que le précédent [celui de la majeure], lequel portait sur [ $a^2 = 4$ ], et non sur [ $a$ ] ; parce «que telle chose étant donnée, il en résulte nécessairement que ceci est, [et que] c'est ce qu'on ne

<sup>31</sup> R. Bens et autres, Construire la mathématique, Namur, 1973, Tome I, pp. 196-198



peut démontrer à l'aide d'une seule prémisse, mais il en faut au moins deux ; c'est-à-dire que ces deux propositions doivent avoir un seul moyen terme».

Voyons, maintenant, ce que B. Russell dit de l'enseignement de G. Frege.

### “THE COURSE OF MY ARGUMENT” (B. Russell)

B. Russell écrit : «The course of my argument will be as follows. I shall begin by stating the theory I intend to advocate; I shall then discuss the theories of Frege and Meinong, showing why neither of them satisfies me; then I shall give the grounds in favor of my theory; and finally I shall briefly indicate the philosophical consequences of my theory».

#### L'énoncé que Russell fait de sa théorie

Russell énonce sa «théorie» comme suit :

My theory, briefly, is as follows. I take the notion of the *variable* as fundamental; I use ' $C(x)$ ' to mean a proposition in which  $x$  is a constituent, where  $x$ , the variable, is essentially and wholly undetermined. Then we can consider the two notions ' $C(x)$  is always true' and ' $C(x)$  is sometimes true'. Then *everything* and *nothing* and *something* (which are the most primitive of denoting phrases) are to be interpreted as follows:

$C(\text{everything})$  means ' $C(x)$  is always true';  
 $C(\text{nothing})$  means ' $C(x)$  is false" is always true';  
 $C(\text{something})$  means 'It is false that " $C(x)$  is false" is always true.'

Here the notion ' $C(x)$  is always true' is taken as ultimate and undefinable, and the others are defined by means of it. *Everything*, *nothing*, and *something* are not assumed to have any meaning in isolation, but a meaning is assigned to every proposition in which they occur. This is the principle of the theory of denoting I wish to advocate: that denoting phrases never have any meaning in themselves, but that every proposition [«more exactly, a propositional function», écrit BR, en note] in whose verbal expression they occur has a meaning. The difficulties concerning denoting are, I believe, all the result of a wrong analysis of propositions whose verbal expressions contain denoting phrases. The proper analysis, if I am not mistaken, may be further set forth as follows.

La théorie de la dénotation que propose Russell repose sur un «principe» : «Les locutions dénotantes n'ont jamais de *meaning* en elles-mêmes, mais toute proposition [plus exactement, une fonction propositionnelle] en l'expression verbale desquelles elles interviennent a un *meaning*». Bref, «il est assumé que, pris seul, ni *tout (every-thing)*, *aucun (no-thing)*, et *quelque (some-thing)* n'ont de *meaning*, mais qu'un *meaning* est assigné à chaque proposition où ils ont une occurrence».

L'énoncé même de ce «principe» reprend une position de G. Frege que nous avons déjà citée plus haut : «Du point de vue de la logique, ces mots ne doivent pas être liés étroitement au terme conceptuel qui fait suite mais doivent être rapportés à la proposition tout entière».

Aristote propose une logique de la prédication, comme nous l'avons vu plus haut. Il écrit : «Je veux dire que (...) le mot *homme* signifie bien quelque chose, mais non pas

cependant qu'il est ou qu'il n'est pas. (...) Tout discours n'est pas une proposition, mais [est] seulement [une proposition] le discours dans lequel réside le vrai ou le faux». <sup>32</sup>

Puis, il expose comment «on forme une proposition» à partir d'une énonciation :

La première espèce de discours déclaratif, c'est l'affirmation ; la suivante, la négation. (...) Appelons donc le nom ou le verbe une simple énonciation, attendu qu'on ne peut pas dire qu'en exprimant quelque chose de cette façon on forme une proposition, qu'il s'agisse ou bien d'une réponse, ou bien d'un jugement spontanément émis. (...)

Sans verbe, il n'y a ni affirmation, ni négation [donc, pas de proposition]. Car les termes *est*, ou *sera*, ou *était*, ou *devient*, ou d'autres de ce genre, sont des verbes en vertu de la définition que nous avons posée, puisqu'ils ajoutent à leur propre signification [comme nom] celle du temps [soit la consignification du temps qui détermine la suppléance].

Et Aristote poursuit en ces termes :

Il en résulte que l'affirmation et la négation premières sont, par exemple, *l'homme est*, *l'homme n'est pas*. Vient ensuite, *le non-homme est*, *le non-homme n'est pas*. Puis, à leur tour, *tout homme est*, *tout homme n'est pas* ; *tout non-homme est*, *tout non-homme n'est pas*. Et pour tous les temps en dehors du présent, le raisonnement est le même.

Quand le verbe *est* est attribué en sus, comme troisième terme, le nombre des propositions opposées est alors doublé. Je dis, par exemple, que dans *l'homme est juste*, le verbe *est* (qu'on l'appelle nom ou verbe) forme le troisième élément de l'affirmation. Aussi, pour cette raison, aurons-nous ici quatre propositions ; deux d'entre elles se comporteront à l'égard de l'affirmation et de la négation suivant leur ordre de consécution, comme des privations ; mais pour les deux autres, il n'en sera pas de même. — Je veux dire que le verbe *est* est ajouté soit au terme *juste*, soit au terme *non juste*, et par suite il en sera ainsi pour les propositions négatives. Nous aurons donc bien quatre propositions. <sup>33</sup>

Frege inaugure une logistique dont la prédication est rejetée, et ce, par principe ; il la remplace par la notion de fonction, d'où la précision apportée par Russell : «plus exactement, une fonction propositionnelle».

Dans cette veine, Russell écrit : «My theory, briefly, is as follows. I take the notion of the *variable* as fundamental ; I use '*C(x)*' to mean a proposition in which *x* is a constituent, where *x*, the variable, is essentially and wholly undetermined».

Dans sa «théorie», B. Russell «prend la notion de *variable* comme fondement». Et il «emploie '*C(x)*' to mean une proposition dans laquelle *x* est un constituant, où *x*, la variable, est essentiellement et entièrement indéterminée».

Ensuite, Russell pose les termes de la question qui concerne la dénotation, comme suit :

Then we can consider the two notions '*C(x)* is always true' and '*C(x)* is sometimes true'. Then *everything* and *nothing* and *something* (which are the most primitive of denoting phrases) are to be interpreted as follows:

*C(everything)* means '*C(x)* is always true';  
*C(nothing)* means ' "*C(x)* is false" is always true';  
*C(something)* means 'It is false that "*C(x)* is false" is always true.'

<sup>32</sup> Aristote, De l'interprétation, 16b 28, 17a 3

<sup>33</sup> Aristote, De l'interprétation, 16b 26 -17a 19 ; 19b 12-25

Les termes de la question étant posées, «alors, nous pouvons considérer les deux notions ' $C(x)$  est toujours vraie' et ' $C(x)$  est parfois vraie'», dit Russell. Et il poursuit : «Alors, *tout (every-thing)*, *aucun (no-thing)*, et *quelque (some-thing)* (qui sont les plus primitives locutions dénotantes) doivent être interprétées comme suit :

$C(\text{every-thing})$  means : ' $C(x)$  est toujours vraie';  
 $C(\text{no-thing})$  means : ' " $C(x)$  est faux" est toujours vraie';  
 $C(\text{some-thing})$  means : 'Il est faux que " $C(x)$  est fausse" est toujours vraie.'»

Par l'introduction de *tout (every-thing)*, *aucun (no-thing)*, et *quelque (some-thing)*, la variable libre  $x$  devient liée. Nous obtenons ainsi un trilemme strict en A-Y-E :

**A.  $C(\text{every-thing})$  means :**

' " $C(x)$  est vrai" est toujours vrai'

**E.  $C(\text{no-thing})$  means :**

' " $C(x)$  est faux" est toujours vrai'

**I.  $C(\text{some-thing})$  means :**

' " $C(x)$  est faux" n'est pas toujours vrai'

**O.  $C(\text{some-thing})$  means :**

' " $C(x)$  est vrai" n'est pas toujours vrai'

Y.

$C(\text{some-thing})$  means :

ni ' " $C(x)$  est faux" est toujours vrai.'

ni ' " $C(x)$  est vrai" est toujours vrai'

ou

'Il est faux que " $C(x)$  est faux" est toujours vraie.'

«Ici, écrit B. Russell, la notion [A] ' $C(x)$  est toujours vraie' est prise comme ultime et indéfinissable, et les autres [E et Y] sont définies par elles». Si A est toujours vraie, sa contraire E est toujours fausse ; dès lors : « $C(\text{aucun})$  means : ' " $C(x)$  est faux" est toujours vraie'». Et comme Y est formé de la conjonction des sous-contraires I et de O du carré logique, I étant la contradictoire de E, et O la contradictoire de A, ni « $C(\text{some-thing})$  means ' " $C(x)$  est faux" est toujours vraie'» ni «' " $C(x)$  est vrai" est toujours vraie'» ; d'où : «'Il est faux que " $C(x)$  est faux" est toujours vraie'».

Ainsi, «les difficultés concernant la dénotation», qui sont «toutes le résultat d'une mauvaise analyse des propositions dont les expressions verbales contiennent des locutions dénotantes», sont résolues par une «analyse appropriée», soutient B. Russell.

## La soutenance de Russell

### I met a man

Russell écrit : «Suppose now we wish to interpret the proposition, 'I met a man'. If this is true, I met some definite man ; but that is not what I affirm. What I affirm is, according to the theory I advocate: ' "I met  $x$ , and  $x$  is human" is not always false'.» La proposition à interpréter est : «Je rencontrai un homme». Et B. Russell «interprète la proposition, 'Je rencontrai un homme'» ainsi : «Si c'est vrai, je rencontrai quelque homme défini ; mais ce n'est pas ce que j'affirme». Pourquoi ?

Dans sa «théorie», B. Russell «prend la notion de *variable* comme fondement». En introduisant la variable pertinente dans : «Si [“Je rencontrais un homme”] est vraie, je rencontrais *quelque* homme défini», «ce que j’affirme est, selon la théorie que je soutiens : “Je rencontrais *x*, et [quelque] *x* est humain” n’est pas toujours faux’», dit B. Russell.

Et il poursuit : «Generally, defining the class of men as the class of objects having the predicate *human*, we say that : 'C(a man)' means ' "C(x) and x is human" is not always false'. This leaves 'a man', by itself, wholly destitute of meaning, but gives a meaning to every proposition in whose verbal expression 'a man' occurs.»

Une «classe des hommes», définie comme «la classe des objets ayant le prédicat *humain*» est associée à «*x* est humain». Cette classe n’est pas vide ; elle contient des «objets» : {  $a_1, a_2, a_3, \dots a_n$ }. Lorsque la fonction propositionnelle «*x* est humain» est satisfaite par un de ces «objets», la proposition a une dénotation.

Dès lors, «nous disons que : 'C(un homme)' *means* ' "C(x) et x est humain" n’est pas toujours faux’». Ou : 'C(un homme)' *means* ' "C(x) et x est humain" est parfois vrai’», selon une des «deux notions» à «considérer» dans la «théorie» de B. Russell.

En conclusion, pour l’interprétation d’une phrase comme : «I met a man», B. Russell dit : «Ceci laisse 'a man', par soi, entièrement dépourvu de *meaning*, mais donne un *meaning* à chaque proposition dont l’expression verbale fait intervenir 'a man'». Une fonction propositionnelle telle que : «I met \_» devient une proposition telle que : «I met a man» lorsque «a man» comble le vide «\_».

Écrivons : si «'a man' [est], en soi, entièrement dépourvu de *meaning*», «a man» est une «locution dénotante (*a 'denoting phrase'*)», parce qu’elle «donne un *meaning* à chaque proposition où elle comble le vide «\_». En *Darapti*<sup>34</sup> :

'A man' donne un *meaning* à chaque proposition où elle comble le vide «\_».

'A man' est une locution dénotante en soi entièrement dépourvu de *meaning*.

Donc, quelque locution dénotante en soi entièrement dépourvu de *meaning* donne un *meaning* à chaque proposition où elle comble le vide «\_».

En *Darii* :

'A man' donne un *meaning* à chaque proposition où elle comble le vide «\_».

Quelque locution dénotante en soi entièrement dépourvu de *meaning* est 'a man'.

Donc, quelque locution dénotante en soi entièrement dépourvu de *meaning* donne un *meaning* à chaque proposition où elle comble le vide «\_».

Qu’est-ce que la «logique traditionnelle» peut dire au sujet de la majeure : «'A man' donne un *meaning* à chaque proposition où elle comble le vide “\_” ?

<sup>34</sup> Dans un univers de discours  $U = \{a\}$  où il n’existe qu’un unique élément, soit *a*, cet unique élément *a* constitue le tout de cet univers. Ainsi, dans un univers de discours  $U = \{ 'a man' \}$  où il n’existe qu’un unique élément, soit 'A man', cet unique élément 'A man' constitue le tout de cet univers. Il s’ensuit que : «Tout 'A man' est une locution dénotante en soi entièrement dépourvu de *meaning*» est une proposition universelle.

D'abord, elle peut poser la question : «Comment 'a man' *donne-t-elle* ce dont elle "est, en soi, *entièrement dépourvu*" ?

Ensuite, elle note que, dans : «*Je* rencontra un homme», le pronom «je» tient ici la place d'un nom singulier ; par exemple, *B. Russell* dans : «*B. Russell* rencontra un homme». Et elle note aussi que, dans : «*Je rencontra* un homme.», le verbe «rencontra» consigne un passé révolu.

Dans la «Note de logique 6 Le jugement I, p. 10», nous lisons que, dans une énonciation où le verbe est au passé, le terme antécédent au verbe a une ampliation valant pour le passé et le présent ou pour le passé seulement, alors que le terme qui suit le verbe a une ampliation pour le passé seulement».

Par ailleurs, à la «Note de logique 6 Le jugement I, p. 14», nous lisons que la conséquence est valide dans une énonciation affirmative telle que : «Pierre argumente. Donc, quelque homme argumente.», puisqu'on procède du moins ample au plus ample sans l'universalité du plus ample, et sans la coexistence du moins ample.

Ainsi en est-il pour : «*B. Russell* rencontra un homme. Donc, quelque homme rencontra un homme».

Dans : «Quelque homme rencontra un homme.», les deux occurrences du terme «homme» ont *une même signification*. Pour la suppléance, la première occurrence du terme «homme», celle qui intervient dans le sujet, supplée, soit pour le passé et le présent, soit pour le passé seulement, et ce, selon la consignification du temps qu'apporte le verbe-prédicat «rencontra un homme». Et la valeur de suppléance de la seconde occurrence du terme «homme», dans le verbe-prédicat «rencontra un homme», est pour le passé seulement.

L'énonciation affirmative particulière : «Quelque homme rencontra un homme.» peut être *vraie-ou-fausse*, puisque le sujet «quelque homme» supplée. S'il ne suppléait pas, elle ne pourrait pas être *vraie-ou-fausse*.

Mais, pour la *proposition* affirmative particulière : «Quelque homme rencontra un homme.», c'est le jugement qui tranche entre le vrai et le faux du *vrai-ou-faux* de l'énonciation.

La différence avec la «théorie» de *B. Russell* tient ainsi au «principe» évoqué plus haut :

*Everything, nothing, and something* are not assumed to have any meaning in isolation, but a meaning is assigned to every proposition in which they occur. This is the principle of the theory of denoting I wish to advocate: that denoting phrases never have any meaning in themselves, but that every proposition [«more exactly, a propositional function», écrit BR, en note] in whose verbal expression they occur has a meaning.

Pour l'interprétation de : «*Je* rencontra *x*, et *x* est humain», la «classe des hommes», qui est définie comme «la classe des objets ayant le prédicat *humain*», nous pourvoit d'«objets» qui peuvent la satisfaire ; cette satisfaction y fait intervenir 'a man', elle-même

dépourvu de *meaning*. Lorsque la phrase : «Je rencontrais  $x$ , et  $x$  est humain» est satisfaite par un «objet» contenu à la «classe des objets ayant le prédicat *humain*», elle a une dénotation. C'est pourquoi : «'C(a man)' *means* ' "C(x) et x est humain" n'est pas toujours faux' », ou : 'C(a man)' *means* ' "C(x) et x est humain" est parfois vrai ' ».

Par opposition, en «logique traditionnelle», l'énonciation affirmative particulière : «Quelque homme rencontra un homme.» est *vraie-ou-fausse*, puisque le sujet «quelque homme» supplée. Et cette suppléance suffit pour que l'énonciation affirmative particulière soit *vraie-ou-fausse*.

Ensuite, le jugement, qui forme la proposition selon les termes de l'énonciation, tranche entre le vrai et le faux du *vrai-ou-faux* de l'énonciation, et ce, par *analutiké epistémé* (résolution allant jusqu'aux principes fermes).

Ainsi, pour : «Quelque homme rencontra un homme», la résolution allant jusqu'aux principes fermes vérifie si ce qui est signifié par le sujet de la proposition, soit «quelque homme», fut et est ou fut seulement selon le temps passé et présent ou passé seulement consigné par le verbe, et si le signifié du terme qui suit le verbe, soit «un homme», fut seulement puisqu'une ampliation pour le seul passé suffit.

### All men are mortal

B. Russell écrit : «Consider next the proposition 'all men are mortal'. This proposition is really hypothetical and states that *if* anything is a man, it is mortal. That is, it states that if  $x$  is a man,  $x$  is mortal, whatever  $x$  may be. Hence, substituting 'x is human' for 'x is a man', we find:

'All men are mortal' *means* ' "If  $x$  is human,  $x$  is mortal" is always true.'

Considérons la proposition : «Tous les hommes sont mortels». B. Russell soutient que cette proposition est, «en réalité, hypothétique». Elle énonce ce qui suit «means» : «Si n'importe quoi (*anything*) est un homme, il est mortel». Remarquons, néanmoins, le passage du pluriel au singulier dans :

'Tous les hommes sont mortels' *means* ' "Si  $x$  est humain,  $x$  est mortel" est toujours vrai.'

«C'est ce qui est exprimé en logique symbolique, en disant : " 'Tous les hommes sont mortels' *means* ' " $x$  est humain" implique " $x$  est mortel" " pour toutes les valeurs de  $x$ . Plus généralement, nous disons : 'C(tous les hommes)' *means* ' "Si  $x$  est humain, alors C(x) est vrai" est toujours vrai' ». Nous y reviendrons bientôt.

B. Russell poursuit :

«De même

'C(pas d'homme)' *means* ' "Si  $x$  est humain, alors C(x) est faux" est toujours vrai'.

'C(quelques hommes)' *will mean* le même que 'C(un homme)', et

'C(un homme)' *means* 'Il est faux que "C(x) et  $x$  est humain" est toujours faux'.

'C(chaque homme)' *will mean* le même que 'C(tous les hommes)' ».

Considérons d'abord : «'C(quelques hommes)' *will mean* le même que 'C(un homme)', et 'C(un homme)' *means* 'Il est faux que "C(x) et x est humain" est toujours faux'».

Pour l'interprétation de «Je rencontrais un homme», nous avons vu plus haut que : «'C(un homme)' *means* ' "C(x) et x est humain" n'est pas toujours faux'».

C'est qu'il faut bien voir «*ce qui est exprimé en logique symbolique*, en disant» : «'C(un homme)' *means* 'Il est faux que "C(x) et x est humain" est toujours faux'». Soit : «"x est humain" implique "x est mortel" » pour [quelque valeur ou une certaine valeur] de x». Ou, «plus généralement (...) : 'C(un homme)' *means* ' "C(x) et x est humain" n'est pas toujours faux'».

Enchaînons avec : «'C(pas d'homme)' *means* ' "Si x est humain, alors C(x) est faux" est toujours vrai'».

Cette formule est conforme à l'énoncé de la «théorie» : «C(no-thing) *means* : ' "C(x) est faux" est toujours vraie'»

Venons-en à la considération de : «'C(chaque homme)' *will mean* le même que 'C(tous les hommes)'».

B. Russell écrit : «Considérons maintenant la proposition : «Tous les hommes sont mortels». B. Russell soutient que cette proposition est, «en réalité, hypothétique». Elle énonce que : «Si n'importe quoi (*anything*) est un homme, il est mortel». Or, nous avons remarqué le passage du pluriel au singulier dans : «Tous les *hommes* sont *mortels*' *means* ' "Si x est humain, x est mortel" est toujours vrai.' »

B. Russell nous explique que : «C'est *ce qui est exprimé en logique symbolique*, en disant : " 'Tous les hommes sont mortels' *means* ' "x est humain" implique "x est mortel" » pour toutes les valeurs de x. Plus généralement, nous disons : 'C(tous les hommes)' *means* ' "Si x est humain, alors C(x) est vrai" est toujours vrai'».

En «logique traditionnelle», nous lisons :

En outre, il ne faut pas essayer de réduire les syllogismes hypothétiques, car la réduction n'est pas possible à partir des prémisses données. En effet ce n'est pas par syllogisme qu'ils ont été prouvés, mais ils relèvent tous de la convention et de l'assentiment : quand, ayant supposé, par exemple, que s'il n'y a pas une faculté une des contraires il n'y a pas non plus science une de ces contraires, on démontre ensuite qu'il n'y a pas de faculté une de contraires tels que le sain et le malade, car alors la même chose serait en même temps saine et malade. En procédant ainsi, on a montré qu'il n'y a pas de tous les contraires une faculté une, mais on n'a pas prouvé que de ces contraires il n'y a pas science. Et pourtant, il faut bien l'admettre : seulement ce ne sera pas en vertu d'un syllogisme, mais en vertu d'une hypothèse. Cet argument ne peut donc pas être réduit, tandis que la preuve qu'il n'y a pas de faculté une peut l'être : c'est sans doute que ce dernier argument était un syllogisme alors que le premier était une hypothèse.<sup>35</sup>

Nous sommes devant un syllogisme conditionnel *ponendo-ponens* de 4<sup>e</sup> mode :

<sup>35</sup> Aristote, Premiers analytiques, 50a 15-28

S'il n'y a pas une faculté *une* pour connaître de contraires, il n'y a pas de science *une* pour connaître de contraires.

Il n'y a pas de faculté *une* pour connaître de contraires.

Il n'y a pas de science *une* pour connaître de contraires.

Aristote dit : «Cet argument ne peut (...) pas être réduit» à des énonciations assertoriques. «On n'a pas prouvé que, de ces contraires, il n'y a pas science», «tandis que la preuve qu'il n'y a pas de faculté *une* [pour connaître de contraires] peut (...) être [prouvée]», en *Darapti*, comme le dit en note Jean Tricot :

Le sain et le malade [comme privation de la santé] ne sont pas connus par une faculté *une* (sinon, *sain* et *malade* seraient identiques, ce qui est absurde).

Le sain et le malade sont des contraires.

Donc des contraires ne sont pas connus par une faculté *une* (Quelque faculté *une* ne connaît pas des contraires).

Aristote poursuit : «En procédant ainsi, on a montré qu'il n'y a pas de tous les contraires une faculté *une*, mais on n'a pas prouvé que de ces contraires il n'y a pas science. Et pourtant, il faut bien l'admettre : seulement ce ne sera pas en vertu d'un syllogisme, mais en vertu d'une hypothèse» qui n'est assertorique, par définition.

Comment «[prouverait-on] que [des] contraires il n'y a pas science [*une*]» ?

Considérons : «S'il n'y a pas une faculté *une* pour connaître de contraires, il n'y a pas de science *une* pour connaître de contraires».

Écrivons : «Si aucune faculté *une* ne connaît de contraires, alors aucune science *une* ne connaît de contraires». Tant l'antécédent que le conséquent sont négatifs et universels.

Écrivons le syllogisme suivant en *Celarent* :

Aucune faculté *une* ne connaît de contraires.

Toute science *une* est une faculté *une*.

Donc, aucune science *une* ne connaît de contraires.

Pour que le syllogisme en *Celarent* soit démonstratif, il est requis que la majeure et la mineure, qui sont assertoriques, soient vraies. Mais, pour que la mineure soit vraie, il est requis que le sujet de la mineure *supplée*, sans quoi elle ne peut pas être *vraie-ou-fausse*. Or, le sujet y supplée, manifestement ; elle peut donc être *vraie-ou-fausse*. Par ailleurs, il est *ici* requis que le sujet de la majeure supplée, sans quoi la mineure ne peut pas être *vraie-ou-fausse*. Or, elle l'est. D'où le syllogisme conditionnel *tollendo-tollens* de 3<sup>e</sup> mode :

Si le sujet de la majeure ne supplée pas, la mineure ne peut pas être *vraie-ou-fausse*.

La mineure peut être vraie ou fausse.

Donc, le sujet de la majeure supplée.



Mais ce syllogisme conditionnel ne suffit pas pour dire que le *Celarent* est *démonstratif*, i.e. que les prémisses et la conclusion sont vraies. Néanmoins, il est déjà acquis que la suppléance du sujet est requise tant dans la majeure que dans la mineure, sans quoi elles ne peuvent pas être *vraies-ou-fausses*.

Alors, interrogeons-nous sur la mineure :

Nous ne devons pas craindre qu'on nous objecte ici que, tout en nous étant proposé un exposé de la qualité, nous avons fait entrer dans notre énumération beaucoup de relatifs : n'avons-nous pas dit que les états et les dispositions sont au nombre des relatifs — Pratiquement, dans tous les cas de cette sorte, les genres sont, en effet, des termes relatifs, tandis qu'aucune des espèces particulières ne l'est. Ainsi, la science, comme genre, est, en son essence même, ce qui est relatif à une autre chose (car on dit qu'il y a science de quelque chose). Par contre, aucune des sciences particulières n'est, dans son essence, relative à une autre chose : par exemple, on ne dit pas que la grammaire est grammaire de quelque chose, ni la musique, musique de quelque chose. Mais si elles sont relatives c'est seulement par leur genre qu'elles le sont : la grammaire est dite science de quelque chose, non grammaire de quelque chose, et la musique est dite science de quelque chose et non musique de quelque chose. Les sciences particulières ne font donc pas partie des relatifs. Et si nous recevons telle qualification, c'est seulement d'après des sciences particulières, puisque c'est elles que nous possédons : nous sommes dits savants par la possession de l'une de ces sciences particulières. Il en résulte que ces sciences particulières en vertu desquelles nous sommes parfois qualifiés, sont elles-mêmes des qualités, tout en n'étant pas des relatifs. J'ajoute que s'il arrive à la même chose d'être un relatif et une qualité, il n'y a rien d'absurde à la mettre au nombre des deux genres à la fois.<sup>36</sup>

«S'il arrive à la même chose d'être un relatif et une qualité, il n'y a rien d'absurde à la mettre au nombre des deux genres à la fois». Cependant, il nous prend garde que : «On ne peut pas, dans une démonstration, passer d'un genre à l'autre».<sup>37</sup>

Or, «les états et les dispositions sont au nombre des relatifs», alors que, «dans tous les cas de cette sorte, les genres sont, en effet, des termes relatifs, tandis qu'aucune des espèces particulières ne l'est». Ici, la «*faculté une*» est manifestement prise selon le *genre* de la relation, de même que la «*science une*». Et le genre du relatif «*science*» est subordonné au genre du relatif «*faculté*».

Que faut-il entendre par «*contraires*» ? «Que la contrariété soit la différence maxima, on peut le voir par induction. (...) La contrariété première est la possession et la privation, non pas toute privation (car la privation se prend en plusieurs acceptions), mais la privation complète».<sup>38</sup>

Considérons les facultés de connaissance sensibles et les *contraires* pertinents. La vue, faculté *une*, ne voit pas l'invisible ; l'odorat, faculté *une*, l'olfactif ; l'ouïe, faculté *une*, l'inaudible ; le goût, faculté *une*, l'insipide ; le toucher, faculté *une*, l'intangible.

Par exemple, la saveur est invisible. La lumière est olfactif. La couleur est inaudible. Le son est insipide. L'odeur est intangible. C'est évident ! Précisément, c'est évident.

Mais, il semble bien que la faculté intellectuelle peut connaître les *contraires*, sans quoi

<sup>36</sup> Aristote, *Catégories*, 11a 20-36

<sup>37</sup> Aristote, *Seconds analytiques*, 75a 36

<sup>38</sup> Aristote, *Métaphysique*, 1055a 5 et 34

Mais, il semble bien que la faculté intellectuelle peut connaître les contraires, sans quoi nous n'aurions pas pu écrire ce que nous venons d'écrire.

Certes, la faculté intellectuelle connaît le nom «invisible» ; elle comprend même que la vue ni ne voit ni ne peut voir l'invisible : par exemple, une saveur. Etc. Cependant, il lui est impossible de saisir ce qu'est l'*invisible en lui-même*, mais seulement comme privation universelle du *visible*, visible connu, lui, selon la vue. Toutefois, elle peut énoncer que : «Aucune faculté *une* de la vue ne voit le visible *et son contraire*, l'invisible». Etc.

Mais, le médecin ne connaît-il pas la santé *et son contraire*, la maladie ? Le mathématicien, le pair *et son contraire*, l'impair ? Le philosophe, l'intelligible *et son contraire*, l'inintelligible. Etc.

Pour répondre, il faut remonter à l'acte de la faculté *une* qui saisit les principes : l'acte d'intelligence noétique d'un principe. Les contraires n'ont pas *un même* principe. Or, la science est une faculté *dianoétique*.

L'acte de la science, comme faculté *dianoétique*, consiste à résoudre les termes mineur (sujet) et majeur (prédicat) d'une conclusion selon *un même* principe, ce qui exige la découverte d'un moyen terme, découverte avec laquelle la recherche est close, ce que signifie : *conclusion (avec-clôture)*. Mais, cette clôture demande un acte noétique portant sur le moyen terme. Bref : pas d'acte dia-noétique sans noétique, et vice-versa.

Il s'ensuit que les prémisses et la conclusion du *Celarent*, qui est démonstratif, sont vraies. Dès lors, il s'ensuit que le syllogisme conditionnel en *ponendo-ponens* du 4<sup>e</sup> mode, qui n'était vrai qu'en vertu «d'une hypothèse», est entièrement résolu par le *Celarent*, et ce, en «logique traditionnelle».

Quelle est la différence avec «ce qui est exprimé *en logique symbolique*», soit : «S'il n'y a pas une faculté *une* pour connaître de contraires, alors il n'y a pas de science *une* pour connaître de contraires» ? En «logique traditionnelle», on cherche à découvrir la connexion nécessaire entre l'antécédent et le conséquent : en un mot, la *conséquence*.

«En logique symbolique», le «principe» est que «les locutions dénotantes n'ont jamais de *meaning* en elles-mêmes, mais [que] la proposition en l'expression verbale desquelles [ces locutions dénotantes] interviennent a un *meaning*». Ici, «*everything, nothing, [...] something [and if... then...]* are not assumed to have any meaning in isolation, but a meaning is assigned to *every* proposition in which they occur».

Considérons la «théorie» de B. Russell pour : «Consider next the proposition 'all men are mortal'. This proposition is really hypothetical and states that *if* anything is a man, it is mortal. That is, it states that if *x* is a man, *x* is mortal, whatever *x* may be. Hence, substituting '*x* is human' for '*x* is a man', we find:

'All men are mortal' means ' "If *x* is human, *x* is mortal" is always true.'

La proposition : «*If anything is a man, [then] it is mortal*», se résout d'abord en *Barbara*, comme suit :

Tout vivant est mortel.  
Tout homme est un vivant.  
Tout homme est mortel.

Il reste ensuite à découvrir le moyen terme premier *M* qui, à titre de principe, fonde la majeure : «*Tout vivant est mortel*», dans une démonstration en *Barbara* ou cette proposition est conclusion :

Tout *M*(?) est mortel.  
Tout vivant est *M*(?).  
*Tout vivant est mortel.*

L'*énonciation* : «*Tout homme est mortel.*», en laquelle le sujet «*tout homme*» supplée, est *vraie-ou-fausse* ; dans cette *énonciation*, le syncatégorème «*tout*» consigne avec le catégorème «*homme*», qui signifie. Une fois que la *proposition* : «*Tout homme est mortel.*» est *résolue* en un principe premier *M*, le *vrai-ou-faux* de l'*énonciation* est résolu soit en un *vrai* soit en un *faux*.

B. Russell soutient que : «*'C(every man)' will mean the same as 'C(all men)'* » ; «*'C(chaque homme)' will mean le même que 'C(tous les hommes)'* ».

Pour lui et G. Frege, le terme «*homme*» est un nom commun qui signifie premièrement, immédiatement et exclusivement des singuliers, et ce, selon une extension dont le nom est «*homme*» ; il ne signifie jamais un universel. Bref, «*homme*» est un terme à *suppléance simple* dans : «*Tous les hommes sont mortels*». C'est ce qui est aussi appelé : «*le dogme de la prédication singulière*».<sup>39</sup>

C'est ce que dit B. Russell lorsqu'il écrit : «*This is what is expressed in symbolic logic by saying that 'all men are mortal' means ' "x is human" implies "x is mortal" for all values of x'.* «*All values of x*» dénotent des objets singuliers qui appartiennent à «*la classe des objets ayant le prédicat *humain**», qui est associée à «*C(all men)*».

Dès lors, il est évident que : «*'C(all men)' means ' "If x is human, then C(x) is true" is always true'* » ; ou «*'C(tous les hommes)' means ' "Si x est humain, alors C(x) est vrai" est toujours vrai'* ». Bientôt, nous verrons que B. Russell souscrit explicitement au «*dogme de la prédication singulière*».

Par opposition, en «*logique traditionnelle*», pour l'*énonciation* : «*Tout homme est mortel.*», c'est la suppléance du sujet qui assure qu'elle est *vraie-ou-fausse*. Et la *proposition* : «*Tout homme est mortel.*», une fois *résolue* en son principe premier *M*, résout l'*alternative*: *vrai-ou-faux*.

---

<sup>39</sup> Ashok K. Gangadean, *Between Worlds The Emergence of Global Reason*, p. 332 : «*The dogma of singular predication is the mistaken view that predication is essentially singular — that it consists in a relation between a singular terme (logical subject) and a general term in predicative position (predicate)*».

## Phrases containing "the"

### B. Russell écrit :

It remains to interpret phrases containing *the*. These are by far the most interesting and difficult of denoting phrases. Take as an instance 'the father of Charles II was executed'. This asserts that there was an *x* who was the father of Charles II and was executed. Now *the*, when it is strictly used, involves uniqueness; we do, it is true, speak of '*the* son of So-and-so' even when So-and-so has several sons, but it would be more correct to say 'a son of So-and-so'. Thus for our purposes we take *the* as involving uniqueness. Thus when we say '*x* was *the* father of Charles II' we not only assert that *x* had a certain relation to Charles II, but also that nothing else had this relation. The relation in question, without the assumption of uniqueness, and without any denoting phrases, is expressed by '*x* begat Charles II'. To get an equivalent of '*x* was the father of Charles II', we must add 'If *y* is other than *x*, *y* did not beget Charles II', or, what is equivalent, 'If *y* begat Charles II, *y* is identical with *x*'. Hence '*x* is the father of Charles II' becomes: '*x* begat Charles II; and "If *y* begat Charles II, *y* is identical with *x*' is always true of *y*'.

Selon B. Russell, l'interprétation des «phrases contenant *le*» soulève le problème «le plus intéressant et le plus difficile» en matière de «locutions dénotantes» : par exemple, «Le père de Charles II fut exécuté». Il s'agit de Charles 1<sup>er</sup>, condamné à mort au temps d'Oliver Cromwell (XVII<sup>e</sup> siècle).

Dans son exposé, B. Russell précise que, dans : «Le père de Charles II fut exécuté», «*le*» implique «uniqueness», la singularité. «Quand nous disons : "*x* était le père de Charles II", nous n'affirmons pas seulement que *x* avait une certaine relation avec Charles II, mais aussi que rien d'autre n'avait cette relation» avec Charles II.

B. Russell poursuit : «La relation en question, sans affirmation de la singularité, et sans locution dénotante, est exprimé par "*x* engendra Charles II". Pour obtenir un équivalent de "*x* était le père de Charles II", nous devons ajouter "Si *y* est identique à *x*, *y* n'engendra pas Charles II", ou, ce qui est équivalent, "Si *y* engendra Charles II, *y* est identique à *x*. De là, "*x* est le père de Charles II" devient : "*x* engendra Charles II; et "Si *y* engendra Charles II, *y* est identique à *x*" est toujours vrai de *y*».

B. Russell «énonce la théorie» qu'il propose ainsi : «Dès lors, "le père de Charles II fut exécuté" devient : "Il n'est pas toujours faux de *x* que *x* engendra Charles II et que *x* fut exécuté et que "si *y* engendra Charles II, *y* est identique à *x*" est toujours vrai de *y*». Puis, il en fait le commentaire suivant :

To interpret '*C*(the father of Charles II)', where *C* stands for any statement about him, we have only to substitute *C*(*x*) for '*x* was executed' in the above. Observe that, according to the above interpretation, whatever statement *C* may be, '*C*(the father of Charles II)' implies : 'It is not always false of *x* that "if *y* begat Charles II, *y* is identical with *x*" is always true of *y*', which is what is expressed in common language by 'Charles II had one father and no more'. Consequently if this condition fails, every proposition of the form '*C*(the father of Charles II)' is false. Thus e.g. every proposition of the form '*C*(the present King of France)' is false. This is a great advantage to the present theory. I shall show later that it is not contrary to the law of contradiction, as might be at first supposed.

The above gives a reduction of all propositions in which denoting phrases occur to forms in which no such phrases occur. Why it is imperative to effect such a reduction, the subsequent discussion will endeavor to show.

Remarquons la première phrase : «Pour interpréter “C(le père de Charles II)”, où C tient lieu de n’importe quelle assertion à son propos, nous n’avons qu’à *substituer* C(x) à “x fut exécuté” dans la phrase ci-haut».

Rappelons-nous que, en «logique traditionnelle», «la *suppositio* est la propriété qu’un terme possède de tenir dans le discours la place d’une chose pour laquelle cette *substitution* est légitime eu égard à la copule», i.e. «pour laquelle la sorte d’existence (...) signifiée par la copule admet cette substitution», et non «pour laquelle cette *substitution* est vraie dans la nature des choses», selon ce que nous avons vu plus haut.

Remarquons encore les seconde et troisième phrases : «Observez que, selon l’interprétation donnée plus haut, quelle que soit l’assertion C, “C(le père de Charles II) implique que : ‘Il n’est pas toujours faux de x que "si y engendra Charles II, y est identique à x" est toujours vrai de y’, ce qui est exprimé en langage commun par 'Charles II avait un père et pas un de plus'. En conséquence, si *cette condition fait défaut*, toute proposition de la forme “C(le père de Charles II)” est fausse. Alors, par exemple, toute proposition de la forme “C(l’actuel Roi de France)” est fausse».

Et rappelons-nous encore que, en «logique traditionnelle», on doit «vérifier si le sujet lui-même est bien posé dans l’existence [signifiée et consignifiée, par suppléance] de la manière que la copule le demande», et ce, avant de pouvoir «vérifier si le prédicat convient bien au sujet [si la prédication est vraie selon la nature des choses]». Car, «si le sujet lui-même [n’est] [pas] bien posé dans l’existence de la manière que la copule le demande», ou que *cette condition fait défaut*, l’énonciation n’est pas et ne peut pas être *vraie-ou-fausse*. Et c’est précisément ce qui arrive en «toute proposition de la forme “C(l’actuel Roi de France)”», qui «est fausse».

Pour une «logique traditionnelle» qui est «aussi définitivement surannée que l’astronomie de Ptolémée», voire «une impasse, suivie par plus de deux mille ans de stagnation», n’est-ce pas étonnant ?

Ne serions-nous pas encore plus étonnés si elle parvenait à poser et résoudre le problème «le plus intéressant et le plus difficile» en matière de «locutions dénotantes» : par exemple, le problème que soulève «Le père de Charles II fut exécuté» ?

Mieux encore, celui qui concerne «toute proposition de la forme “C(the present King of France)”», qui «est fausse» parce qu’une «condition fait défaut» : un «défaut» de suppléance ?

Nous n’en sommes pas encore rendu à cette étape. Pour le moment, prenons acte des allégations que fait B. Russell :

This is a great advantage to the present theory. I shall show later that it is not contrary to the law of contradiction, as might be at first supposed.

The above gives a reduction of all propositions in which denoting phrases occur to forms in which no such phrases occur. Why it is imperative to effect such a reduction, the subsequent discussion will endeavor to show.

## La discussion des théories de G. Frege et A. Meinong

B. Russell écrit :

The evidence for the above theory is derived from the difficulties which seem unavoidable if we regard denoting phrases as standing for genuine constituents of the propositions in whose verbal expressions they occur. Of the possible theories which admit such constituents the simplest is that of Meinong. This theory regards any grammatically correct denoting phrase as standing for an *object*. Thus 'the present King of France', 'the round square', etc., are supposed to be genuine objects. It is admitted that such objects do not *subsist*, but nevertheless they are supposed to be objects. This is in itself a difficult view; but the chief objection is that such objects, admittedly, are apt to infringe the law of contradiction. It is contended, for example, that the present King of France exists, and also does not exist; that the round square is round, and also not round, etc. But this is intolerable; and if any theory can be found to avoid this result, it is surely to be preferred.

La «théorie» ci-haut exposée par B. Russell est-elle démontrable ? Elle l'est, dit B. Russell, si elle résout «les difficultés qui semblent inextricables si nous prenons les locutions dénotantes comme constituants authentiques des propositions en l'expression verbale desquelles elles interviennent».

Parmi «les théories possibles» qui les admettent «comme constituants authentiques», la «plus simple est celle de [Alexius] Meinong»,<sup>40</sup> dit B. Russell.

En 1905, dans *Mind*, B. Russell publie un commentaire de *Untersuchungen zur Gegenstandstheorie und Psychologie*, écrit par A. Meinong, où il écrit :

Presentations, judgments and assumptions, Meinong points out, always have objects; and these objects are independent of the states of mind in which they are apprehended. This independence has been obscured hitherto by the "prejudice in favour of the existent" (*des Wirklichen*), which has led people to suppose that, when a thought has a non-existent object, there is really no object distinct from the thought. But this is an error: existents are only an infinitesimal part of the objects of knowledge. This is illustrated by mathematics, which never deals with anything to which existence is essential, and deals in the main with objects which cannot exist, such as numbers. Now we do not need first to study the knowledge of objects before we study the objects themselves; hence the study of objects is essentially independent of both psychology and theory of knowledge. It may be objected that the study of objects must be coextensive with all knowledge; but we may consider separately the more general properties and kinds of objects, and this is an essential part of philosophy. It is this that Meinong calls *Gegenstandstheorie*.

This subject is not identical with metaphysics, but is wider in its scope; for metaphysics deals only with the real, whereas the theory of objects has no such limitations. The theory of objects deals with whatever can be known a priori about objects, but knowledge of reality can only be obtained by experience. The theory of objects is not psychology, since objects are independent of our apprehension of them. It is also not theory of knowledge; for knowledge has two sides, the cognition, which belongs to psychology, and the object, which is independent. The theory of objects, Meinong contends, is also not to be identified with pure logic, since logic, in his opinion, is essentially practical in its aim, being concerned with right reasoning. (On this point, opinions will differ; but the question is in any case only one of nomenclature.) The conclusion is, that the theory of objects is an independent subject, and the most general of all philosophical subjects. Mathematics is essentially part of it, and thus at last finds a proper place; for the traditional division of sciences into natural and mental left no room for mathematics, because it took account only of the existent.

<sup>40</sup> Alexius Meinong (1853-1920), élève de Franz Brentano, est un philosophe autrichien qui enseigna à l'Université de Graz.

Grammar may be a guide in the general theory of objects, as mathematics in more special parts of the theory.<sup>41</sup>

Dans «On Denoting», B. Russell expose la thèse de A. Meinong comme suit :

Cette théorie considère que toute locution dénotante grammaticalement correcte tient lieu d'un *objet*. Alors, "le présent Roi de France", "le carré circulaire", etc., sont supposés (*supposed*) être d'authentiques objets. Il est admis que de tels objets ne *subsistent* pas, mais néanmoins ils sont supposés (*supposed*) être des objets. C'est en soi une position difficile [à soutenir] ; mais la principale objection est que de tels objets, ce qui est universellement admis, sont aptes à enfreindre la loi de contradiction. Il est allégué, par exemple, que l'actuel Roi de France existe, et aussi qu'il n'existe pas ; que le carré circulaire est circulaire, et aussi non circulaire, etc. Mais, c'est intolérable ; et s'il se trouve tout autre théorie qui évite ce résultat, elle est sûrement préférable.

B. Russell découvre une telle théorie préférable chez G. Frege. Il écrit :

Dans une locution dénotante, [G. Frege] distingue deux éléments, qui peuvent être appelés le *meaning* et la *denotation*. Alors, "le centre de la masse du système solaire au début du vingtième siècle" est hautement complexe en *meaning*, mais sa *denotation* est un certain point, qui est simple. Le système solaire, le vingtième siècle, etc., sont les constituants du *meaning* ; mais la *denotation* n'a aucun constituants. Un avantage de cette distinction est qu'elle montre pourquoi elle est précieuse pour affirmer l'identité. Si nous disons "Scott est l'auteur de *Waverley*", nous affirmons une identité de *denotation* avec une différence de *meaning*.

B. Russell passe, ensuite, en revue les difficultés à résoudre «lorsque nous adoptons la position que les locutions dénotantes exprime un *meaning* et dénote une *denotation*.

Rappelons-nous l'énoncé du «principe» que B. Russell situe au fondement de sa «théorie» : «Les locutions dénotantes n'ont jamais de *meaning* en elles-mêmes, mais toute proposition en l'expression verbale desquelles elles interviennent a un *meaning*».

Selon la «logique traditionnelle», la toute première «difficulté» que nous avons relevée plus haut concerne : «This leaves 'a man', by itself, wholly destitute of meaning, but gives a meaning to every proposition in whose verbal expression 'a man' occurs». Elle s'exprime dans le *Felapton* suivant :

Les locutions dénotantes n'ont jamais de *meaning* en elles-mêmes.

Les locutions dénotantes expriment un *meaning*.

Quelque expression d'un *meaning* n'a jamais de *meaning* en elle-même.

Pour B. Russell, «une des premières difficultés (...) concerne les cas où la *denotation* semble absente». B. Russell la présente ainsi :

Si nous disons "Le Roi d'Angleterre est chauve", ce n'est pas, il semblerait, une assertion à propos du *meaning* complexe "le Roi d'Angleterre" mais à propos de l'homme actuel *denoted* par le *meaning*. Mais, maintenant, considérons : "Le Roi de France est chauve". Par parité de forme, [cette phrase] devrait être à propos de la *denotation* de la locution "le Roi de France". Mais, cette locution, malgré qu'elle ait un *meaning* comme "le Roi

<sup>41</sup> <http://www.formalontology.it/meinonga.htm> : l'article fut republié dans : *Essays in analysis*, Douglas Lackey - London, George Allen & Unwin Ltd, 1973, pp. 77-78.

d'Angleterre" en a un, n'a certainement aucune *denotation*, au moins en quelque sens évident (*obvious sense*). De là, on supposerait (*would suppose*) que "Le Roi de France est chauve" devrait être un non-sens (*nonsense*) ; mais ce n'est pas un non-sens (*nonsense*), puisque c'est clairement faux. (...)

Maintenant, il est évident que de telles propositions ne deviennent pas un non-sens (*nonsense*) simplement parce que leurs hypothèses sont fausses. Le Roi, dans *The Tempest*, pouvait dire : «Si Ferdinand n'est pas noyé, Ferdinand est mon fils unique». À présent, «mon fils unique» est une locution dénotante qui, à sa face même, a une *denotation* lorsque, et seulement lorsque j'ai exactement un fils. Mais, l'assertion ci-haut demeurerait néanmoins vraie si Ferdinand avait été, en fait, noyé.

Ensuite, B. Russell expose le problème que soulève la «difficulté» selon une alternative : «Alors, ou bien nous devons pourvoir d'une *denotation* les cas où elle est absente à première vue, ou bien nous devons abandonner la position que c'est la *denotation* qui est concernée dans les propositions qui contiennent des locutions dénotantes.»

«Pourvoir d'une *denotation* les cas où elle est absente à première vue» peut «être choisie, comme [A.] Meinong, en admettant des objets qui ne subsistent pas (*do not subsist*), et en niant qu'ils soient soumis à la loi de contradiction, dit B. Russell ; cependant, ce doit être évité, si possible». C'est pourquoi B. Russell choisit l'autre branche de l'alternative : «The latter is the course that I advocate».

B. Russell relève qu'une «autre manière de poursuivre la même voie (...), est adopté par [G.] Frege, qui pourvoit d'une *denotation* purement conventionnelle, par définition, les cas où il n'y en aurait pas autrement. Ainsi, "le Roi de France" dénote la classe vide ; "le fils unique de M. Un Tel" (qui a une belle famille de dix) dénote la classe de tous ses fils ; et ainsi de suite. Mais, ce procédé, malgré qu'il ne conduit à aucune erreur actuelle, ajoute B. Russell, est clairement artificiel, et il ne donne pas une analyse exacte de la matière. Alors, si nous concédons que les locutions dénotantes (...) présentent deux aspects, un *meaning* et une *denotation*, les cas où il semble pas y avoir une *denotation* causent des difficultés tant en assumant qu'il y a réellement une *denotation* qu'en assumant qu'il n'y en a réellement pas».

B. Russell se met donc à la recherche d'une «analyse exacte de la matière» : «The grounds in favor of my theory». C'est la partie majeure de son article.

Cependant, avant de l'examiner, demandons-nous ce que la «logique traditionnelle» dit de la toute première «difficulté» exprimée dans le *Felapton* suivant :

Les locutions dénotantes n'ont jamais de *meaning* en elles-mêmes.

Les locutions dénotantes exprime un *meaning*.

Quelque expression d'un *meaning* n'a jamais de *meaning* en elle-même.

D'abord, les syncatégorèmes consignent, alors que les catégorèmes qui en sont accompagnés signifient. Et, la signification ne doit pas être confondue avec la suppléance, qui est donné par la consignification du temps qu'apporte le verbe conjugué.

Ensuite, en 1905, le Roi d'Angleterre est Édouard VII qui est chauve selon la photographie





ci-contre. Écrivons : «Le Roi d'Angleterre est chauve». Dans cette énonciation, écrite par B. Russell en 1905, le nom «Roi d'Angleterre» *signifie*, le syncatégorème «le» *consignifie*, et le sujet «le-Roi-d'Angleterre» *supplée* ; l'énonciation est donc *vraie-ou-fausse*. Le verbe «est chauve», à l'indicatif présent, *consignifie* un temps présent actuel.

Considérée aujourd'hui, en 2005, cette énonciation devient : «Le Roi d'Angleterre était chauve». Le nom «Roi d'Angleterre» *signifie*, le syncatégorème «le» *consignifie*, le sujet *supplée*, et l'énonciation est *vraie-ou-fausse*. Le verbe conjugué «était chauve» *consignifie* un temps passé, celui du règne d'Édouard VII, mais aussi la *présence* d'une calvitie *pendant* le règne passé, d'où l'imparfait de l'indicatif.

Aristote écrit : «La proposition simple est une émission de voix possédant une signification concernant la présence ou l'absence d'un attribut dans un sujet, suivant les divisions du temps».<sup>42</sup> Il écrit aussi : «Puisqu'il n'est pas possible d'apporter dans la discussion les choses elles-mêmes, mais qu'au lieu des choses nous devons nous servir de leurs noms comme de symboles, nous supposons [vertu supplétive des noms] que ce qui se passe dans les noms se passe aussi dans les choses, comme dans le cas des cailloux qu'on rapporte au compte».<sup>43</sup>

En français comme en anglais, «supposer» se prend en plusieurs acceptions. Par exemple, B. Russell écrit : «Thus "the present King of France", "the round square", etc., are *supposed* to be genuine objects. It is admitted that such objects do not *subsist*, but nevertheless they are *supposed* to be objects». Dans cette acception, «supposer» signifie : «poser à titre d'hypothèse».

Cependant, en français, «supposer» offre une autre acception : «mettre une chose à la place d'une autre par fraude ou tromperie ; substituer, supposition». Or, en latin, «supponere» signifie précisément, et ce, sans connotation de fraude ou tromperie : *mettre dessous, soumettre, mettre à la place*. En grec, «upokeimein» signifie aussi ce que signifie «supponere» : *être au-dessous*, d'où «faire le sujet (*upokeimenon*) de quelque chose» ; *tout sujet est un sous-jacent*. «Upokeimein» signifie encore : *être sous la dépendance de* ; dans une phrase, le sujet est sous la dépendance d'un verbe.

Dans «la proposition simple [qui] est une émission de voix possédant une signification concernant la présence ou l'absence d'un attribut dans un sujet, suivant les divisions du temps», donc suivant la suppléance, «puisqu'il n'est pas possible d'apporter dans la discussion les choses elles-mêmes, mais qu'au lieu des choses nous devons nous servir de leurs noms comme de symboles, nous *supposons* que ce qui se passe dans les noms se passe aussi dans les choses, comme dans le cas des cailloux qu'on rapporte au compte».

Dans : «Nous *supposons* que ce qui se passe dans les noms se passe aussi dans les choses», la *supposition* est celle de «noms» mis à la place de «choses» dans la «proposition simple». C'est ainsi que la suppléance est définie.

<sup>42</sup> Aristote, De l'interprétation, 17a 24

<sup>43</sup> Aristote, Réfutations sophistiques, 164b 6-10

Selon la valeur de suppléance que détermine la signification et la consignification du prédicat *dans une énonciation*, le sujet «[tient] dans le discours la place d'une chose pour laquelle cette substitution est légitime eu égard à la copule» qu'est le verbe «être», verbe faisant partie du prédicat. «Quand on dit que la *suppositio* est la propriété qu'un terme possède de tenir dans le discours la place d'une chose pour laquelle cette substitution est légitime eu égard à la copule, on ne veut pas dire : pour laquelle cette substitution est vraie dans la nature des choses, mais seulement : pour laquelle la sorte d'existence (...) signifiée par la copule admet cette substitution.»

À propos de «[l']existence (...) signifiée par la copule», Aristote écrit encore : «Chercher ce qu'est une chose sans savoir qu'elle existe, c'est assurément ne rien chercher du tout». <sup>44</sup> Il ajoute :

Quand nous cherchons le fait ou *quand nous cherchons si une chose est au sens absolu*, nous cherchons en réalité s'il y a de cela un moyen terme ou s'il n'y en a pas ; et *une fois que nous savons le fait ou que la chose est* (autrement dit, *quand nous savons qu'elle est soit en partie, soit absolument*), et qu'en outre nous recherchons le pourquoi, ou la nature de la chose, alors nous recherchons quel est le moyen terme (quand la recherche porte sur le fait, je parle *d'existence partielle de la chose*, et si elle porte sur l'existence même, je parle *d'existence au sens absolu*. Il y a *existence partielle, quand, par exemple, je demande : la Lune subit-elle une éclipse ?* ou encore: *la Lune s'accroît-elle ?* car, *dans des questions de ce genre, nous recherchons si une chose [le sujet] est une chose ou n'est pas cette chose [le prédicat].* Quant à *l'existence d'une chose au sens absolu, c'est quand nous demandons, par exemple, si la Lune ou la Nuit existe*). (...) Par ce qui est au sens absolu, j'entends le sujet lui-même, par exemple la Lune, la Terre, le Soleil, le triangle ; par la qualité affirmée du sujet, j'entends l'éclipse, l'égalité, l'inégalité, l'interposition ou la non-interposition de la Terre. <sup>45</sup>

Pour sa part, Thomas d'Aquin distingue «en n'importe quel nom, deux aspects (...) : (...) ce par quoi le nom est imposé, qui est appelé "qualité du nom" ; et ce à quoi il est imposé, qui est appelé "substance du nom" : et le nom, à proprement parler, est dit signifier une forme ou qualité, par laquelle le nom est imposé ; et il est dit "suppléer" ce à quoi il est imposé» ; «la diversité de suppléance ne crée pas d'équivoque ; mais que la diversité de signification en crée».

Pseudo-Thomas d'Aquin écrit : «Nomen quod imponitur a privatione, ad minus requirit subjectum existens ; non enim cæcum dicitur nomine animalis ; sed, supponit, quod illud quod est cæcum, sit aptum natum habere oculos». <sup>46</sup> «Le nom qui est imposé par privation requiert, au moins, un sujet existant ; car, "aveugle" n'est pas dit par le nom "animal" ; mais, [le nom "animal"] supplée ce qui est aveugle, soit ce qui est, de naissance, apte à avoir des yeux».

Dans l'énonciation : «Le Roi d'Angleterre était chauve», il s'agit d'une «existence partielle». «Nous recherchons si une chose [le Roi d'Angleterre] était une chose [était chauve] ou n'était pas cette chose [n'était pas chauve]». «Le nom [*chauve*] est imposé par privation» au «Roi d'Angleterre». Le nom [*chauve*] n'est pas dit par le nom "le Roi d'Angleterre" ; mais, [le nom "le Roi d'Angleterre"] supplée ce qui est [*chauve*], soit ce qui est, de naissance, apte à avoir des [cheveux]».

<sup>44</sup> Aristote, Seconds analytiques, 92b 27

<sup>45</sup> Aristote, op. cit., 89b 37 - 90a 13

<sup>46</sup> Summa totius logicæ Aristotelis, Opusculum XLVI, caput I, P. Lethielleux, Paris, 1927, tome V, p. 77

De «[l']existence partielle» dans : «La Lune subit une éclipse», on ne peut pas conclure que : «La Lune (...) existe [est, selon "l'existence (...) au sens absolu». Mais, de «l'existence (...) au sens absolu», on le peut. Car, il est parfaitement clair que, si «nous recherchons si [la Lune] est [en éclipse] ou n'est pas [en éclipse]», selon «[l']existence partielle», i.e. que «nous recherchons si une chose [la Lune] est une chose ou n'est pas cette chose [est en éclipse ou non]», «chercher ce qu'est une chose sans savoir qu'elle existe, c'est assurément ne rien chercher du tout». — Notons bien que les énonciations sont ici *affirmatives*.

Dans l'énonciation : «Le Roi d'Angleterre était chauve», le sujet supplée une «existence partielle», selon la consignification du verbe pertinent. Et «l'existence (...) au sens absolu» ne pose pas de problème. Dès lors, l'énonciation : «Le Roi d'Angleterre était chauve» est *vraie-ou-fausse*. Et la photographie d'Édouard VII pourvoit au jugement qui tranche entre le vrai ou le faux.

Considérons, maintenant, l'énonciation : «Le Roi de France est chauve». Le nom «Roi de France» signifie, le syncatégorème «le» consignifie. Mais le sujet «le Roi de France» supplée-t-il ? C'est indispensable, sans quoi l'énonciation n'est pas *vraie-ou-fausse*. Selon la consignification du verbe «est chauve», il s'agit d'une «existence partielle». Mais, «l'existence (...) au sens absolu» du sujet pose un problème. Dès lors, l'énonciation : «Le Roi de France est chauve» est-elle *vraie-ou-fausse* ?

Le nom «Le Roi de France» présente «deux aspects (...) : (...) ce par quoi le nom est imposé, qui est appelé "qualité du nom"» ; ici, la qualité de roi. «Et ce à quoi il est imposé, qui est appelé "substance du nom"» ; ici, «rien du tout».

Si «le nom "Le Roi de France", à proprement parler, est dit signifier une forme ou qualité, par laquelle le nom est imposé», il n'est pas dit et ne peut pas être dit «"suppléer" ce à quoi il est imposé», soit «rien du tout», et ce, selon «la sorte d'existence (...) signifiée par la copule» qui, ici, «[n']admet [pas] cette substitution», comme le dit J. Maritain. Dès lors, l'énonciation : «Le Roi de France est chauve» n'est pas et ne peut pas être *vraie-ou-fausse*.

Pourquoi ? Posons les deux prémisses du *Felapton* suivant :

Le Roi de France n'est pas (inexistence au sens absolu).

Le Roi de France est chauve (existence au sens partiel).

La conclusion s'impose : «*Quelque sujet qui est chauve (existence au sens partiel) n'est pas (inexistence au sens absolu). Mais il est manifestement impossible qu'il soit vrai d'être chauve (existence au sens partiel) et de n'être pas (inexistence au sens absolu).* L'énonciation : «le Roi de France est chauve» est donc et ne peut donc qu'être *fausse*.

Mais, dans l'énonciation : «Le Roi de France n'est pas chauve», il en va autrement. Pourquoi ? Posons les deux prémisses du *Felapton* suivant :

Le Roi de France n'est pas chauve (inexistence au sens partiel).

Le Roi de France est inexistant (au sens absolu).

La conclusion qui s'impose est : «*Quelque sujet qui est inexistant (inexistence au sens absolu) n'est pas chauve (inexistence au sens partielle)*. Il est manifestement nécessaire qu'il soit vrai *d'être inexistant (au sens absolu) et de n'être pas chauve (inexistence au sens partielle)* ; l'énonciation : «le Roi de France n'est pas chauve» est donc et ne peut donc qu'être *vraie*.

C'est ainsi que la «logique traditionnelle» enseigne : «Une proposition affirmative est fausse si le sujet ne supplée pas, tandis qu'une négative dont le sujet ne supplée pas peut être vraie».<sup>47</sup>

Sous la plume de B. Russell, nous avons lu plus haut : «Alors, "le présent Roi de France", "le carré circulaire", etc., sont supposés (*supposed*) être d'authentiques objets. Il est admis que de tels objets ne *subsistent* pas, mais néanmoins ils sont supposés (*supposed*) être des objets. C'est en soi une position difficile [à soutenir]».

Est-ce que «le carré circulaire (...) [peut suppléer]» comme sujet dans une énonciation ?

Aristote écrit : «*Bouc-cerf* signifie bien quelque chose, mais il n'est encore ni vrai ni faux à moins d'ajouter qu'il est ou qu'il n'est pas, absolument parlant ou avec référence au temps».<sup>48</sup> De plus, «pour ce qui n'est pas, personne ne sait ce qu'il est : on peut seulement savoir de ce signifie le discours ou le nom, comme lorsque je dis *bouc-serf*, mais ce qu'est un bouc-cerf, il est impossible de le savoir».<sup>49</sup>

Le nom «le carré circulaire» ou le nom «le carré-cercle», «[signifient-ils] bien quelque chose» ? Dans l'énonciation : «Aucun carré n'est un cercle», le nom «carré» signifie bien quelque chose, et le sujet «carré» supplée. Dans l'énonciation : «Aucun cercle n'est un carré», le nom «cercle» signifie bien quelque chose, et le sujet «cercle» supplée. Mais qu'en est-il des noms «le carré circulaire» ou «le cercle carré» ?

«Pour [les noms simples], la partie ne présente aucune signification quelconque», comme «ris» dans «souris». «Pour les [noms composés, la partie] contribue à la signification du tout, bien que, prise séparément, elle n'ait aucune signification», comme «chauve» et «souris» dans «chauve-souris».<sup>50</sup>

Évidemment, «chauve» et «souris», pris comme noms simples, ont une signification. Mais, «chauve» et «souris», comme parties prises séparément pour «chauve - souris», avec le trait d'union, n'ont comme telles aucune signification, bien qu'ils contribuent à la signification du tout «chauve-souris».

Malgré que «*bouc-cerf* signifie bien quelque chose», et que ses parties «[contribuent] à la signification du tout», il demeure que, «pour ce qui n'est pas», même si «on peut [certes]

<sup>47</sup> Jean Tricot, *Traité de logique formelle*, Paris, 1973, Librairie philosophique J. Vrin, p. 63

<sup>48</sup> Aristote, *De l'interprétation*, 16a 16-17

<sup>49</sup> Aristote, *Seconds analytiques*, 92b 5-7

<sup>50</sup> Aristote, *De l'interprétation*, 16a 23-27

savoir de ce signifie le discours ou le nom», «personne ne sait ce qu'il est» ; même qu'il «est impossible de le savoir». Bref, «bouc-cerf» ne supplée pas. En *Felapton* :

Le nom *bouc-cerf* ne supplée jamais.

Le nom *bouc-cerf* signifie.

Quelque signe ne supplée pas.

Pour les noms «le carré circulaire» ou «le cercle carré», en est-il de même ? Admettons que, «cercle» et «carré», pris comme noms simples, ont une signification ; que «cercle» et «carré», comme parties prises séparément pour «cercle - carré», avec le trait d'union, n'ont comme telles aucune signification, peut-on dire qu'ils contribuent à la signification du tout «cercle-carré» ? Oui et non ; tout dépend de la suppléance.

Comme *être de raison logique*, le nom «cercle-carré», qui signifie une absurdité, supplée. Comme *être de raison géométrique*, le nom «cercle-carré», qui signifie une absurdité, ne supplée pas.

*Oui, en Disamis* :

Quelque nom *cercle-carré* supplée, en logique.

Le nom *cercle-carré* signifie une absurdité.

Quelque signe qui signifie une absurdité supplée, en logique.

*Non, en Bocardo* :

Quelque nom *cercle-carré* ne supplée pas, en géométrie.

Le nom *cercle-carré* signifie une absurdité.

Quelque signe qui signifie une absurdité ne supplée pas, en géométrie.

Voyons, maintenant, ce que B. Russell propose comme «analyse exacte de la matière».

### “THE GROUNDS IN FAVOR OF MY THEORY” (B. Russell)

B. Russell écrit :

Une théorie logique peut être testée selon sa capacité de résoudre des puzzles, et c'est un plan sain, dans une réflexion sur la logique, d'emmagasiner dans l'esprit autant de puzzles que possible, puisqu'ils servent à la même fin que les expérimentations en physique.

Puis, il enchaîne :

Donc, je vais poser trois puzzles qu'une théorie de la dénotation devrait être capable de résoudre ; et je vais ensuite montrer que ma théorie les résout.

(1) Si *a* est identique à *b*, tout ce qui est vrai de l'un est vrai de l'autre, et l'un peut être substituer à l'autre dans une proposition sans altérer la vérité ou la fausseté de cette

proposition. Maintenant George IV désirait connaître si Scott était l'auteur de *Waverley* ; et, en fait, Scott *était* l'auteur de *Waverley*. De là, nous pouvons substituer *Scott* à *l'auteur de 'Waverley'*, et ainsi prouver que George IV désirait connaître si Scott était Scott. (...)

(2) Selon la loi du tiers exclu, l'un ou l'autre de 'A est B' or 'A n'est pas B' doit être vrai. De là, l'un ou l'autre de 'le présent Roi de France est chauve' ou 'le présent Roi de France n'est pas chauve' doit être vrai. Encore que, si nous énumérons les choses qui sont chauves et les choses qui ne le sont pas, nous ne devrions trouver le présent Roi de France en aucune de ces listes. (...)

(3) Considérons la proposition 'A diffère de B'. Si elle est vraie, il y a une différence entre A et B, ce qui peut s'exprimer sous la forme 'la différence entre A et B subsiste (*subsists*)'. Mais, s'il est faux que A diffère de B, alors il n'y a pas une différence entre A et B, ce qui peut s'exprimer sous la forme 'la différence entre A et B ne subsiste (*subsists*) pas'. Mais, comment une non-entité peut être le sujet d'une proposition ? 'Je pense, donc je suis' n'est pas plus évidente que 'Je suis le sujet d'une proposition, donc je suis' ; pourvu que 'je suis' est pris pour affirmer la subsistance ou l'être (*subsistence or being*), non l'existence (*not existence*). De là, il appert qu'on doit toujours se contredire pour nier l'être de quelque chose ; mais nous avons vu, chez Meinong, qu'admettre l'être conduit parfois aussi à des contradictions. Alors, si A et B ne diffère pas, supposer l'un ou l'autre de : il y a ou il n'y a pas un tel objet que 'la différence entre A and B' semble également impossible.

B. Russell commence l'exposé de sa «théorie» en disposant une «matière» qu'il va soumettre à une «analyse exacte» :

La relation du *meaning* à la *denotation* implique certaines difficultés plutôt curieuses, qui semblent suffisantes en elles-mêmes pour prouver que la théorie qui conduit à de telles difficultés doit être mal fondée.

Lorsque nous désirons parler du *meaning* d'une locution dénotante, par opposition à sa *denotation*, la manière naturelle de ce faire est des virgules inversées ;

Le centre de la masse du système solaire est un point, non un complexe dénotant ;  
'Le centre de la masse du système solaire' est un complexe dénotant, non un point.

Ou, encore,

La première ligne de l'Élégie de Gray affirme une proposition.  
'La première ligne de l'Élégie de Gray' n'affirme pas une proposition.

Alors, en prenant une quelconque locution dénotante, disons C, nous désirons considérer la relation entre C et 'C', où la différence entre les deux est celle des exemples ci-haut donnés.

À la «Note de logique 5 La simple appréhension III, p. 22», nous avons exposé ce que la «logique traditionnelle» enseigne à propos de la suppléance, qui est, entre autres divisions, divisée en:

1. suppléance propre matérielle : suppléance d'un terme pris comme son vocal oral : par exemple, «*Homme* est un son vocal.» ; «*Le centre de la masse du système solaire* est un nom, non un point.» ; «*La première ligne de l'Élégie de Gray* n'affirme pas une proposition». ;
2. suppléance propre formelle : suppléance d'un terme pris comme son vocal *significatif* : par exemple, «Le nom *homme* signifie un concept.» ; «Le centre de la

masse du système solaire est un point, non un nom.» ; La première ligne de l'Élégie de Gray affirme une proposition.».

Comme B. Russell rejette la «logique traditionnelle», il doit néanmoins soulever le même problème :

Nous disons, pour commencer, que, lorsque *C* se présente, c'est de la *denotation* que nous allons parler ; mais, lorsque '*C*' se présente, c'est du *meaning*. Maintenant, la relation du *meaning* à la *denotation* n'est pas simplement linguistique (...) ; il doit y avoir implication d'une relation logique, que nous exprimons en disant que le *meaning* dénote la *denotation*. Mais, la difficulté à laquelle nous sommes confrontés, c'est que nous ne pouvons pas réussir *l'un et l'autre* de, d'une part, préserver la connection entre le *meaning* et la *denotation*, **et** de, d'autre part, de les empêcher d'être une et même (*one and the same*) ; aussi que le *meaning* ne peut être obtenu excepté par le moyen des locutions dénotantes.

B. Russell expose ensuite comment naît cette «difficulté» :

La locution dénotante *C* doit avoir et un *meaning* et une *denotation*. Mais, si nous parlons de : 'le *meaning* de *C*, ceci nous donne le *meaning* (s'il y en a un) de la *denotation*. 'Le *meaning* de la première ligne de l'Élégie de Gray' est le même que 'le *meaning* de "The curfew tolls the knell of parting day" ', et n'est pas le même que 'le *meaning* de "la première ligne de l'Élégie de Gray" '. Alors, pour obtenir le *meaning* que nous voulons, nous devons parler, non pas de : 'le *meaning* de *C*, mais de : 'le *meaning* de "*C*" ', qui est le même que '*C* lui-même. De même, 'la *denotation* de *C* ne *mean* pas la *denotation* que nous voulons, mais *means* quelque chose qui, s'il dénote, dénote ce qui est dénoté par la *denotation* que nous voulons. Par exemple, disons que '*C*' est 'le complexe dénotant arrivant dans le second des exemples ci-haut'. Alors

*C* = 'la première ligne de l'Élégie de Gray',

et la *denotation* de *C* = *The curfew tolls the knell of parting day*.

Mais, ce que nous voulions avoir comme *denotation* était 'la première ligne de l'Élégie de Gray'. Alors, nous avons failli dans l'obtention de ce que nous voulions.

Thomas Gray<sup>51</sup> est un écrivain anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle; il est l'auteur d'une élégie : «Elegy Written in a Country Churchyard (*Élégie écrite dans un cimetière de campagne*)».<sup>52</sup> Une élégie est un poème lyrique exprimant la mélancolie, ou une plainte douloureuse. «[L']Élégie écrite dans un cimetière de campagne» contient 128 vers, et le premier se lit ainsi : «The curfew tolls the knell of parting day».

De l'énonciation : «La première ligne de l'Élégie de Gray affirme une proposition.», la «logique traditionnelle» dit que :

1. «première ligne de l'Élégie de Gray» est un nom composé dont les parties «[contribuent] à la signification du tout» ; et la «signification du tout» est : «première ligne de l'Élégie écrite dans un cimetière de campagne par Thomas Gray» ;
2. «la première ligne de l'Élégie de Gray», qui contient le syncatégorème «le» et le catégorème «première ligne de l'Élégie de Gray», est un nom qui, *comme sujet d'une*

<sup>51</sup> 1716-1771

<sup>52</sup> <http://eir.library.utoronto.ca/rpo/display/poem882.html>

*énonciation*, a la *suppléance* propre formelle requise par le *prédicat* «affirme une proposition» de la même énonciation ; dans cette énonciation, ce nom tient bien lieu du premier vers : «The curfew tolls the knell of parting day», vers qui, lui, est bien une affirmation, alors que le signifié : «la première ligne de l'Élégie de Gray» n'est pas une affirmation ;

3. est «[préservée] la connection entre [la signification et la suppléance], d'une part, **et**, d'autre part, [il est empêchée qu'elles soient] une et la même», puisque le nom signifie le signifié : «première ligne de l'élégie écrite dans un cimetière de campagne par Thomas Gray» et que le nom-sujet supplée : «The curfew tolls the knell of parting day», sujet dont «affirme une proposition» est prédiqué dans l'énonciation.

Comme B. Russell rejette la «logique traditionnelle» comme «surannée», il cerne la «difficulté» en ces termes :

La difficulté rencontrée en parlant du *meaning* d'un complexe dénotant peut être posé ainsi : dès le moment où nous plaçons le complexe dans une proposition, la proposition traite de la *denotation* (is about the denotation) ; et si nous formulons une proposition dans laquelle le sujet est 'le *meaning* de C', alors le sujet est le *meaning* (s'il y en a un) de la *denotation*, ce qui n'était pas l'intention. Ce qui nous conduit à dire que, lorsque nous distinguons *meaning* et *denotation*, nous devons être en train de traiter du *meaning* : le *meaning* a une *denotation* et est un complexe, et il n'y a pas quelque chose d'autre que le *meaning*, qui peut être appelé le complexe, et peut être dit *avoir* et un *meaning* et une *denotation*. La correcte formulation, à propos du point en question, est que certains *meanings* ont des *denotations*.

Et B. Russell poursuit son exposé en disant : «Mais ceci rend plus évident notre difficulté à parler de *meanings*». Et comment !

Si nous demeurons dans «[l']impasse, suivie par plus de deux mille ans de stagnation», qu'est la «logique traditionnelle», ce passage devient :

La difficulté rencontrée en parlant du *meaning* [du] complexe dénotant [«La première ligne de l'Élégie de Gray»] peut être posé ainsi : dès le moment où nous plaçons le complexe dans une proposition [par exemple dans : «La première ligne de l'Élégie de Gray affirme une proposition»], la proposition traite de la [*suppléance* propre formelle requise par le *prédicat* «affirme une proposition»] ; et si nous formulons une proposition dans laquelle le sujet est [«la *suppléance* de : 'la première ligne de l'Élégie de Gray' » ('le *meaning* de C'), alors le sujet est le *meaning* (s'il y en a un) [du suppléé : «The curfew tolls the knell of parting day»], ce qui n'était pas l'intention. Ce qui nous conduit à dire que, lorsque nous distinguons *meaning* [la *suppléance* de : 'la première ligne de l'Élégie de Gray' "] et *denotation* [le suppléé : «The curfew tolls the knell of parting day»], nous devons être en train de traiter du *meaning* [la *suppléance* de : 'la première ligne de l'Élégie de Gray' "] : le *meaning* [la *suppléance* de : 'la première ligne de l'Élégie de Gray' "] a une *denotation* [le suppléé : «The curfew tolls the knell of parting day»] et est un complexe, et il n'y a pas quelque chose d'autre que le *meaning* [la *suppléance* de : 'la première ligne de l'Élégie de Gray' "], qui peut être appelé le complexe, et peut être dit *avoir* et un *meaning* [la *suppléance* de : 'la première ligne de l'Élégie de Gray' "] et une *denotation* [le suppléé : «The curfew tolls the knell of parting day»]. La correcte formulation, à propos du point en question, est que certains *meanings* [certaines suppléances] ont des *denotations* [des suppléés].



Et B. Russell poursuit dans la voie de la «logique véritable», comme suit :

Supposons que *C* est notre complexe ; alors, nous allons dire que *C* est le *meaning* du complexe. Néanmoins, chaque fois que *C* arrive sans virgules inversées, ce qui est dit n'est pas vrai du *meaning*, mais seulement de la *denotation*, comme quand nous disons : Le centre de la masse du système solaire est un point. Alors, pour parler de *C* lui-même, i.e. pour formuler une proposition à propos du *meaning*, notre sujet ne doit pas être *C*, mais quelque chose qui dénote *C*. Alors '*C*', qui est ce que nous employons lorsque nous voulons parler du *meaning*, ne doit pas être le *meaning*, mais doit être quelque chose qui dénote le *meaning*.

«Chaque fois que *C* arrive sans virgules inversées», comme dans :

Le centre de la masse du système solaire est un point.

«ce qui est dit n'est pas vrai du *meaning*, mais seulement de la *denotation*». «Alors, pour parler de *C* lui-même, i.e. pour formuler une proposition à propos du *meaning*, notre sujet ne doit pas être *C*» :

*C* = Le centre de la masse du système solaire est un point.

mais quelque chose qui dénote *C*. Alors '*C*', qui est ce que nous employons lorsque nous voulons parler du *meaning*, ne doit pas être le *meaning*, mais doit être quelque chose qui dénote le *meaning* :

'*C*' = 'Le centre de la masse du système solaire' est un complexe dénotant.

D'où l'explication que nous avons lu plus haut :

*C* = Le centre de la masse du système solaire est un point, non un complexe dénotant.

'*C*' = 'Le centre de la masse du système solaire' est un complexe dénotant, non un point.

En «logique traditionnelle», nous disons de *C*, soit :

*C* = Le centre de la masse du système solaire est un point.

qu'il est une énonciation *vraie-ou-fausse*, dont le sujet est un nom complexe. Les parties de ce nom complexe : centre-de-la-masse-du-système-solaire contribuent à sa signification. Pour que l'énonciation *C* devienne une proposition *C* qui est vraie, il est requis que le nom-sujet : *Le centre de la masse du système solaire* supplée quelque chose qui «est un point», selon l'exigence posée par le prédicat «est un point», et ce, pour la consignification d'une existence d'être de raison géométrique.

Et, en «logique traditionnelle», nous disons de '*C*', soit :

'*C*' = 'Le centre de la masse du système solaire' est un nom complexe.

qu'il est une énonciation *vraie-ou-fausse*, dont le sujet est un nom complexe. Les parties de ce nom complexe : 'centre-de-la-masse-du-système-solaire' contribuent à sa

signification. Pour que l'énonciation 'C' devienne une proposition 'C' qui est vraie, il est requis que le nom-sujet : 'Le centre-de-la-masse-du-système-solaire' supplée quelque chose qui «est un nom complexe», selon l'exigence posée par le prédicat «est un nom complexe» pour la consignification d'une existence d'être de raison logique.

Poursuivant dans la voie de la «logique véritable», B. Russell énonce sa critique de l'enseignement de G. Frege dans «Sens et dénotation» :

Alors, il semblerait que 'C' et C sont des entités différentes, tel que 'C' dénote C ; mais ceci ne peut pas être une explication, parce que la relation de 'C' à C demeure entièrement mystérieuse ; et où allons-nous trouver le complexe dénotant 'C' qui est censé dénoter C ? De plus, lorsque C arrive dans une proposition, ce n'est pas *seulement* la *denotation* qui arrive (comme nous le verrons dans le prochain paragraphe) ; jusqu'à présent, sur le point en question, C est seulement la *denotation*, le *meaning* étant entièrement relégué à 'C'. C'est un inextricable embrouillamini, et il semble prouver que toute la distinction entre *meaning* et *denotation* a été mal conçue.

En «logique traditionnelle», nous disons de 'C', soit :

'C' = 'Le centre de la masse du système solaire'

qu'il est un nom complexe dont les parties : centre-de-la-masse-du-système-solaire contribuent à sa *signification*, nom complexe accompagné du syncatégorème «le». Et nous disons encore de 'C' qu'il est un nom-sujet dans l'énonciation *vraie-ou-fausse* :

C = Le centre de la masse du système solaire est un point.

Pour que l'énonciation C devienne une proposition C qui est vraie, il est requis que le nom-sujet : *Le centre de la masse du système solaire* supplée quelque chose qui est un *point*, selon l'exigence posée par le prédicat «est un point» pour la consignification d'une existence d'un être de raison géométrique.

Ainsi «'C' et C [sont] des entités différentes». 'C' supplée, dans C, le centre de la masse du système solaire, le point géométrique qui n'est pas dans C. Et c'est «une explication, parce que la relation de 'C' à C [ne] demeure [pas] entièrement mystérieuse». «Où allons-nous trouver le [nom] complexe (...) 'C' qui est censé [suppléer le centre de la masse du système solaire dans] C ?» Dans C. «De plus, lorsque [le nom suppléant 'C' arrive dans la proposition C, sans les virgules inversées, il y supplée] *seulement* [le suppléé qui [n']arrive [pas dans la proposition C, sans quoi il n'y aurait nul besoin de l'y suppléer] (...). (...) [Et cette distinction entre la signification et la suppléance n'est pas] un inextricable embrouillamini».

«De plus, lorsque C arrive dans une proposition, ce n'est pas *seulement* la *denotation* qui arrive (comme nous le verrons dans le prochain paragraphe)», avait écrit B. Russell. Nous y venons :

Que le *meaning* soit pertinent lorsqu'une locution dénotante arrive dans une proposition, c'est formellement prouvé par le puzzle à propos de l'auteur de *Waverley*. La proposition 'Scott était l'auteur de *Waverley*' a une propriété non possédée par 'Scott était Scott',

nommément la propriété que George IV désirait connaître : s'il était vrai [que Scott était l'auteur de *Waverley*]. Alors, les deux [propositions : 'Scott était l'auteur de *Waverley*' et 'Scott était Scott'] ne sont pas identiques ; de là, le *meaning* de 'l'auteur de *Waverley*' doit être pertinent tout autant que la *denotation*, si nous souscrivons au point de vue auquel cette distinction appartient.

Né en 1771, Walter Scott mourut en 1832 ; *Waverley* est son premier roman historique, publié en 1814. En «logique traditionnelle», l'énonciation «[Walter] Scott était l'auteur de *Waverley*» est-elle vraie-ou-fausse ? À la «Note de logique 6 Le jugement I, pp. 10-11», nous lisons :

Dans une énonciation où le verbe est au passé — par exemple, *Pierre était bipède*. — le terme antécédent au verbe a une ampliation valant pour le passé et le présent, ou pour le passé seulement (si Pierre est mort), alors que le terme qui suit le verbe a une ampliation pour le passé.

Considérée en 1905 ou en 2005, l'énonciation : «[Walter] Scott était l'auteur de *Waverley*» ressemble à cette autre : «Le Roi d'Angleterre était chauve». Le verbe «était l'auteur de *Waverley*» consigne un temps passé, celui du moment où Walter Scott écrivit *Waverley* sans être encore mort, et la *présence* de l'écrivain au moment où il l'écrivit, d'où l'imparfait de l'indicatif. L'énonciation : «[Walter] Scott *était* l'auteur de *Waverley*» est ainsi *vraie-ou-fausse*.

Petit puzzle supplémentaire. L'énonciation : «[Walter] Scott *est* l'auteur de *Waverley*» est-elle *vraie-ou-fausse* ?

Dans la "vraie vie", en 2005, Walter Scott est mort depuis longtemps. Si Walter Scott n'est plus, comment se pourrait-il qu'il *soit actuellement* l'auteur de *Waverley* ? Bref, dans : «[Walter] Scott *est* l'auteur de *Waverley*», le sujet «[Walter] Scott» supplée-t-il ?

Le roman historique *Waverley* n'est pas mort en même temps que Walter Scott. Il est même immortel puisqu'il n'est pas, ne fut jamais, et ne sera jamais un vivant ; seul un vivant peut mourir.

La «logique traditionnelle» offre une solution à ce puzzle : la *réimposition*.<sup>53</sup> Ici, la réimposition revêt le sujet nommé «Walter Scott» de la détermination «auteur», ce qui conduit le nom «Walter Scott» à suppléer à un titre déterminé que le nom «Walter Scott» ne rend pas par lui-même.

Comme Walter Scott écrivit *Waverley*, il en *est* l'auteur, et ce, une fois pour toute.

Maintenant, considérons comment B. Russell «[montre que les] puzzles sont résolus», et ce, selon la «théorie exposée au début de cet article».

Le premier de ces «puzzles» concerne George IV et Walter Scott :

(1) Si *a* est identique à *b*, tout ce qui est vrai de l'un est vrai de l'autre, et l'un peut être substitué à l'autre dans une proposition sans altérer la vérité ou la fausseté de cette proposition. Maintenant George IV désirait connaître si Scott était l'auteur de *Waverley* ; et, en fait, Scott *était* l'auteur de *Waverley*. De là, nous pouvons substituer *Scott* à *l'auteur de 'Waverley'*, et ainsi prouver que George IV désirait connaître si Scott était Scott. (...)

<sup>53</sup> Note de logique 6, Le jugement I, p. 15

## B. Russell «argumente» ainsi :

Selon la thèse pour laquelle j'argumente, une locution dénotante est essentiellement une *partie* d'un énoncé (*sentence*), et, comme la plupart des mots pris seuls (*single words*), n'a en soi aucune signification (*does not (...) have any significance on its own account*). Si je dis 'Scott était un homme', cet énoncé (*statement*) est de la forme 'x était un homme', et il avait 'Scott' pour sujet. Mais si je dis 'l'auteur de *Waverley* était un homme', ce n'est pas un énoncé de la forme 'x était un homme', et il n'a pas 'l'auteur de *Waverley*' pour sujet. En résumant l'état de la question fait au début de cet article, nous pouvons substituer, à la place de 'l'auteur de *Waverley* était un homme', ce qui suit : 'Une et seulement une entité écrivit *Waverley*, et elle était un homme'. (...) Et en parlant généralement, supposons que nous voulons dire que l'auteur de *Waverley* avait la propriété *phi*, ce que nous voulons est équivalent à 'Une et seulement une entité écrivit *Waverley*, et elle avait la propriété *phi*' .»

En «logique symbolique», l'énoncé : «Scott était un homme» présente «la forme "x était un homme", et il [a] "Scott" pour sujet». Tel n'est pas le cas pour l'énoncé : «L'auteur de *Waverly* était un homme», qui «n'a pas 'l'auteur de *Waverley*' pour sujet» ; en «logique symbolique», nous disons plutôt «ce qui suit : 'Une et seulement une entité écrivit (*wrote*) *Waverley*, et elle était un homme'». Nous avons ici l'expression *explicite* du «dogme de la prédication singulière» :

'L'auteur de *Waverley* était un homme' n'est pas un énoncé de la forme 'x était un homme'.

'L'auteur de *Waverley* était un homme' n'a pas 'l'auteur de *Waverley*' pour sujet.

Une et seulement une entité écrivit *Waverley*, et *elle* était un homme,

Formons un *Cesare* à l'aide des deux prémisses suivantes :

'L'auteur de *Waverley* était un homme' n'est pas un énoncé de la forme 'x était un homme'.

'Une et seulement une entité écrivit *Waverley*, et *elle* était un homme' est un énoncé de la forme 'x était un homme'.

Quelle conclusion pouvons-nous en tirer ? Bien sûr, c'est :

'Une et seulement une entité écrivit *Waverley*, et *elle* était un homme' n'est pas 'L'auteur de *Waverley* était un homme'.

Alors, interrogeons-nous sur l'énonciation conjonctive<sup>54</sup> :

Une et seulement une entité écrivit *Waverley*, et *elle* était un homme.

celle qui «n'est pas» :

L'auteur de *Waverley* était un homme.

Considérons le premier membre de l'énonciation conjonctive :

---

<sup>54</sup> Jacques Maritain, *Éléments de philosophie II*, p. 135

Une et seulement une entité écrit *Waverley*.

Ce premier membre de l'énonciation conjonctive est une énonciation exclusive :

Une seule entité écrit *Waverley*.

qui se résout en :

Une entité écrit *Waverley*, et aucune autre entité n'écrit *Waverley*.

Introduisons l'énonciation exclusive dans :

Une et seulement une entité écrit *Waverley*, et *elle* était un homme.

ce qui donne :

Une seule entité écrit *Waverley*, et *elle* était un homme.

d'où le *Darapti* :

Une seule entité écrit *Waverley*.

Une seule entité était un homme.

Quelque homme écrit *Waverley*.

La conclusion se convertit simplement en : «Quelque sujet qui écrit *Waverley* était un homme», sauf qu'alors le *Darapti* se lit :

Une seule entité était un homme.

Une seule entité écrit *Waverley*.

Quelque sujet qui écrit *Waverley* était un homme.

Cependant, dans ce *Darapti*, le moyen terme signifie un univers de discours où il n'y a qu'un (1) élément :  $U = \{\text{une seule entité}\}$ . Dès lors, la conclusion :

Quelque sujet qui écrit *Waverley* était un homme

peut s'écrire :

Tout sujet qui écrit *Waverley* était un homme.

La conclusion : «Tout sujet qui écrit *Waverley* était un homme.» vient d'une énonciation *vraie-ou-fausse*, puisque le sujet supplée. Et elle est parfaitement vraie. Il est, par ailleurs, parfaitement vraie que : «L'auteur de *Waverley* écrit *Waverley*». D'où, en *Barbara* :

Tout sujet qui écrit *Waverley* était un homme.

L'auteur de *Waverley* écrit *Waverley*.

L'auteur de *Waverley* était un homme.

Remarquons aussi que B. Russell emploie le *passé simple* «écrivit (*wrote*)», qui consigne un passé révolu qui concerne l'acte d'écrire commis par un [1] auteur singulier. Il ne s'agit pas d'un emploi du passé composé, comme dans : «Une et seulement une entité a écrit *Waverley*», où l'effet *Waverly* persiste présentement dans l'*être écrit*.

En «logique traditionnelle»,<sup>55</sup> nous disons que, dans l'énonciation : «Scott était un homme», la valeur de suppléance du sujet «Scott» dépend de l'espèce d'esse signifiée par le prédicat «était un homme» ; ici, une valeur de suppléance concrète déterminée.

Et, de l'énonciation : «L'auteur de *Waverly* était un homme», *telle que l'entend* B. Russell, nous disons que le nom-sujet «L'auteur de *Waverly*» a une valeur de suppléance qui dépend de l'espèce d'esse signifiée par le prédicat «était un homme». Ici, il s'agit ici d'une valeur de suppléance discrète qui suit de l'esse reçue au niveau pertinent à l'exercice singulier (*écrivit*) d'une similitude (*auteur*).

Poursuivons notre lecture de B. Russell : «L'explication de la *denotation* est maintenant celle qui suit» :

[En] toute proposition où 'l'auteur de *Waverley*' arrive comme expliqué plus haut, la proposition 'Scott était l'auteur de *Waverley*' (i.e. 'Scott était identique à l'auteur de *Waverley*') devient 'Une et une seul entité écrit *Waverley*, et Scott lui était identique' ; ou, en revenant à la forme entièrement explicite : 'Il n'est pas toujours faux de *x* que *x* écrit *Waverley*, il est toujours vrai de *y* que, si *y* écrit *Waverley*, *y* est identique à *x*, et Scott est identique à *x*'. Alors, si '*C*' est une locution dénotante, il peut arriver qu'il y ait une entité *x* (il ne peut y en avoir plus qu'une) pour laquelle la proposition '*x* est identique à *C*' est vrai, cette proposition étant interprétée comme plus haut. Nous pouvons alors dire que l'entité *x* est la dénotation de la locution '*C*'. Dès lors, Scott est la *denotation* de 'l'auteur de *Waverley*'. Le '*C*' entre virgules inversées sera simplement la *locution (phrase)*, et non quelque chose qui peut être le *meaning*. La locution (*phrase*) *per se* n'a pas de *meaning*, parce que, en n'importe laquelle proposition en laquelle elle arrive, la proposition, pleinement exprimée, ne contient pas la locution (*phrase*), qui a été rompue.

En «logique symbolique», lorsque «la proposition : 'Scott était l'auteur de *Waverley*' (i.e. 'Scott était identique à l'auteur de *Waverley*') devient : 'Une et une seul entité écrit *Waverley*, et Scott lui était identique'» ; alors, «si '*C*' est une locution dénotante, il peut arriver qu'il y ait une entité *x* (il ne peut y en avoir plus qu'une) pour laquelle la proposition '*x* est identique à *C*' est vrai, cette proposition étant interprétée comme plus haut».

Autrement dit : «Si '*C*' est une locution dénotante», soit,

'*C*' = '*x* était l'auteur de *Waverley*'

«il peut arriver qu'il y ait une entité *x* (il ne peut y en avoir plus qu'une) pour laquelle la proposition '*x* est identique à *C*' est vrai», soit,

'*x* était identique à l'auteur de *Waverley*' est vraie.

«Nous pouvons alors dire que l'entité *x* est la dénotation de la locution '*C*'. Dès lors, Scott est la *denotation* de 'l'auteur de *Waverley*'. Et surtout que : «Le '*C*' entre virgules

<sup>55</sup> Voir : Note de logique 5 La simple appréhension III, p. 24-25

inversées sera simplement la *locution* [dénotante], et non quelque chose qui peut être le *meaning*», soit,

'C' = 'x était l'auteur de *Waverley*'

Bref, «la locution [dénotante] *per se*», soit,

'C' = 'x était l'auteur de *Waverley*'

n'a pas de *meaning*, parce que, en n'importe laquelle proposition en laquelle elle arrive, la proposition, pleinement exprimée», soit,

'Une et une seul entité écrivit *Waverley*, et Scott lui était identique'

ne contient pas la locution [dénotante 'C'], qui a été rompue».

## B. Russell poursuit :

Le puzzle à propos de la curiosité de George IV trouve maintenant une très simple solution. La proposition 'Scott était l'auteur de *Waverley*', qui a été écrite en forme abrégé dans les paragraphes précédents, ne contient aucun constituant 'l'auteur de *Waverley*' auquel nous pourrions substituer 'Scott'. Ce qui n'interfère pas avec la vérité des inférences résultant de faire ce qu'est *verbalement* la substitution de 'Scott' à 'l'auteur de *Waverley*', sous la réserve de ce que j'appelle une occurrence *première* de 'l'auteur de *Waverley*' dans la proposition considérée.

La différence entre occurrence première et occurrence secondaire d'une locution dénotante est celle-ci :

Lorsque nous disons : 'George IV désirait connaître *so-and-so*', ou '*So-and-so* est surprenant' ou '*So-and-so* est vrai', etc., le '*so-and-so*' doit être une proposition. Supposons, maintenant, que '*so-and-so*' contient une locution dénotante. Nous pouvons éliminer cette locution dénotante ou bien de la proposition subordonnée '*so-and-so*', ou bien de la proposition entière dont '*so-and-so*' est un simple constituant. Selon l'une ou l'autre, différentes propositions en résulte. J'ai entendu parler du susceptible propriétaire d'un yacht à qui un invité, voyant le yacht pour la première fois, fit la remarque : "Je pensais que votre yacht était plus grand qu'il est" ; et le propriétaire répliqua : "Non, mon yacht n'est pas plus grand qu'il est". Ce que l'invité voulait dire était : "La taille que je pensais que votre yacht avait est plus grande que la taille qu'il a" ; le *meaning* [que le propriétaire] lui attribua est : "Je pensais que la taille de votre yacht était plus grande que la taille de votre yacht". Pour en revenir à George IV et *Waverley*, lorsque nous disons 'George IV désirait connaître si Scott était l'auteur de *Waverley*', nous *mean* normalement [1] 'George IV désirait connaître si un et seulement un homme écrivit *Waverley* et que Scott était cet homme' ; mais nous *pouvons* aussi *mean* : [2] 'Un et seulement un homme écrivit *Waverley*, et George IV désirait connaître si Scott était cet homme'. Dans [2], 'l'auteur de *Waverley*' a une occurrence *première*; dans [1], une *secondaire*. [2] pourrait être exprimé par : 'George IV désirait connaître, concernant l'homme qui, en fait, écrivit *Waverley*, s'il était Scott'. Ce qui serait vrai, par exemple, si George IV avait vu Scott à distance, et demandé : 'Est-ce Scott ?' Une occurrence *secondaire* d'une locution dénotante peut être définie comme celle où la locution arrive dans une proposition *p* qui n'est qu'un simple constituant de la proposition que nous considérons, et que la substitution de la locution dénotante est à accomplir dans *p*, et non dans la proposition entière. L'ambiguïté entre l'occurrence primaire et secondaire est difficile à éviter dans le langage ; mais elle ne nuit pas si nous sommes sur nos gardes. En logique symbolique, elle est évidemment facilement évitée.

Rendons-nous sur le yacht, et écoutons les interlocuteurs. Dans :

Je pensais que votre yacht était plus grand qu'il est.

B. Russell distingue une proposition principale et une proposition subordonnée :

Je pensais | votre yacht était plus grand qu'il est.

La réplique du «propriétaire», soit :

Non, mon yacht n'est pas plus grand qu'il est.

vise :

votre yacht était plus grand qu'il est.

comme si le yacht avait rapetissé. Selon B. Russell, alors que «l'invité» dit plutôt :

La taille que je pensais que votre yacht avait est plus grande que la taille qu'il a.

le «propriétaire» entend :

Je pensais que la taille de votre yacht était plus grande que la taille de votre yacht.

En «logique traditionnelle», une énonciation telle que :

Je pensais que votre yacht était plus grand qu'il est.

soulève un problème de réimposition.<sup>56</sup> Et le «propriétaire» néglige cet aspect en donnant comme réponse :

Le yacht n'est pas plus grand qu'il est.

une réponse dans laquelle le «propriétaire» enfreint la règle de conséquence pertinente.

B. Russell propose la solution suivante :

La taille que je pensais que votre yacht avait est plus grande que la taille qu'il a.

Selon la réimposition, nous obtenons :

La taille du yacht, *telle que pensée* par l'invité dans sa remarque, est plus grande que la taille du yacht, *telle que pensée* par le propriétaire dans sa réponse.

Mais quittons le yacht, et revenons à George IV et *Waverley*. Disons :

---

<sup>56</sup> Voir : Note de logique 6 Le jugement I, 19-20



George IV désirait connaître si Scott était l'auteur de *Waverley*.

Selon B. Russell, dans [1], 'l'auteur de *Waverley*' a une occurrence *secondaire*, où elle «arrive dans une proposition  $p$  qui n'est qu'un simple constituant de la proposition» entière, et où «la substitution de la locution dénotante est à accomplir dans  $p$ , et non dans la proposition entière» :

[1] George IV désirait connaître si un et seulement un homme écrivit *Waverley* et que Scott était cet homme'.

alors que, dans [2], 'l'auteur de *Waverley*' a une occurrence *première* :

[2] Un et seulement un homme écrivit *Waverley*, et George IV désirait connaître si Scott était cet homme.

Dans [1], «désirait connaître» signale une réimposition qui s'applique tant à : «si un et seulement un homme écrivit *Waverley*» qu'à : «que Scott était cet homme». Dans [2], il est manifeste que «désirait connaître» ne signale une réimposition que pour : «si Scott était cet homme».

À propos de la «distinction entre occurrence première et secondaire», B. Russell ajoute qu'elle «nous rend capable de traiter la question si l'actuel Roi de France est chauve ou pas, et, en général, celle du statut logique des locutions dénotantes qui ne dénotent rien. 'C a la propriété *phi*' means 'un et seulement un terme a la propriété *F*, et cet un a la propriété *phi*'. Maintenant, si la propriété *F* n'appartient à aucun terme, ou à plusieurs, il suit que : 'C a la propriété *phi*' est faux pour toutes les valeurs de *phi*.»

Au sujet du Roi de France, Russell écrit :

Alors, 'le présent Roi de France n'est pas chauve' est fausse si elle means : 'Il y a une entité qui est maintenant Roi de France et elle n'est pas chauve',

mais elle est vraie si elle means : 'Il est faux qu'il y a une entité qui est maintenant Roi de France et qu'elle chauve'.

C'est-à-dire que, 'le Roi de France n'est pas chauve' est faux si l'occurrence de 'le Roi de France' est *première*, et vraie si elle est *secondaire*. Alors, toutes les propositions en qui 'le Roi de France' a une occurrence première sont fausses : la négation de telles propositions sont vraies, mais, en elles, 'le Roi de France' a une occurrence secondaire.»

B. Russell nous offre ici un point de comparaison intéressant entre «the first serious advance in real logic since the time of the Greeks (...) made independently by Peano and Frege», d'une part, et une «logique traditionnelle» dite «as definitely antiquated as the Ptolemaic astronomy» et «dead end, followed by over two thousand years of stagnation», d'autre part.

Plus haut, nous avons vu comment la «logique traditionnelle» résout le problème que pose l'énonciation : «Le Roi de France est chauve», et l'énonciation : «Le Roi de France n'est pas chauve».

## B. Russell écrit :

Alors, ' le présent Roi de France n'est pas chauve '

1. est *fausse* si elle *means* : ' Il y a une entité qui est maintenant Roi de France et elle n'est pas chauve ' ;
2. mais est *vraie* si elle *means* : ' Il est faux qu'il y a une entité qui est maintenant Roi de France et qu'elle est chauve.

Dire : «Il y a une entité qui est maintenant Roi de France et elle n'est pas chauve», c'est

- d'abord dire que le sujet «Roi de France» supplée selon l'existence actuelle qu'exige la consignification du verbe «(...) est (...) chauve»,
- ensuite dire que ce sujet n'est pas chauve.

Dire : «Il est faux qu'il y a une entité qui est maintenant Roi de France et qu'elle est chauve», c'est

- d'abord dire : «Il n'y a pas une entité qui est maintenant Roi de France et qui est chauve» ; ou dire que le sujet «Roi de France» ne supplée pas selon l'existence actuelle qu'exige la consignification du verbe «est chauve» ;
- ensuite dire que ce sujet est chauve.

Admettons que la «distinction entre occurrence première et secondaire», comme B. Russell le dit, «nous rend capable de traiter la question si l'actuel Roi de France est chauve ou pas». Toutefois, force est d'admettre que la «logique traditionnelle» n'a pas attendu B. Russell pour en traiter.

Prétendre, en 1905, que : «'le Roi de France n'est pas chauve' est faux si l'occurrence de 'le Roi de France' est *première*, et vraie si elle est *secondaire*» constitue une contribution à une «philosophical advance», c'est fournir une excellente preuve qu'on méconnaît la «logique traditionnelle».

Selon un enseignement que Thomas d'Aquin donne bien avant 1905, «le nom "Le Roi de France", à proprement parler, (...) [signifie] une (...) qualité, par laquelle le nom est imposé», ici la qualité de roi ; mais l'imposition de ce nom, à titre de substantif qui peut «suppléer» ce à quoi il est imposé», ici à rien du tout, et ce, selon «la sorte d'existence (...) signifiée par la copule», est impossible.

Et le second puzzle s'en trouve résolu :

(2) Selon la loi du tiers exclu, l'un ou l'autre de 'A est B ' or 'A n'est pas B ' doit être vrai. De là, l'un ou l'autre de 'le présent Roi de France est chauve' ou 'le présent Roi de France n'est pas chauve' doit être vrai. Encore que, si nous énumérons les choses qui sont chauves et les choses qui ne le sont pas, nous ne devrions trouver le présent Roi de France en aucune de ces listes. (...)

Alors, passons au troisième :

(3) Considérons la proposition 'A diffère de B'. Si elle est vraie, il y a une différence entre A et B, ce qui peut s'exprimer sous la forme 'la différence entre A et B subsiste (*subsists*)'. Mais, s'il est faux que A diffère de B, alors il n'y a pas une différence entre A et B, ce qui peut s'exprimer sous la forme 'la différence entre A et B ne subsiste (*subsists*) pas'. Mais, comment une non-entité peut être le sujet d'une proposition ? 'Je pense, donc je suis' n'est pas plus évidente que 'Je suis le sujet d'une proposition, donc je suis' ; pourvu que 'je suis' est pris pour affirmer la subsistance ou l'être (*subsistence or being*), non l'existence (*not existence*). De là, il appert qu'on doit toujours se contredire pour nier l'être de quelque chose ; mais nous avons vu, chez Meinong, qu'admettre l'être conduit parfois aussi à des contradictions. Alors, si A et B ne diffèrent pas, supposer l'un ou l'autre de : il y a ou il n'y a pas un tel objet que 'la différence entre A and B' semble également impossible.

B. Russell écrit :

Nous pouvons, maintenant, aussi voir comment nier qu'il y ait un tel objet comme la différence entre A et B dans le cas où A et B ne diffèrent pas. Si A et B diffèrent, il y a une et seulement une entité x telle que 'x est la différence entre A et B' est une proposition vraie ; si A et B ne diffèrent pas, il n'y a aucune telle entité x. Alors, selon le *meaning* de la *denotation* exposée plus haut, 'la différence entre A et B' a une *denotation* quand A et B diffèrent, mais pas autrement. Cette différence s'applique aux propositions vraies et aux propositions fausses, en général. Si 'a R b' tient lieu (*stands for*) 'a a la relation R à b', alors quand 'a R b' est vraie, il y a une telle entité telle que la relation R entre a et b ; quand 'a R b' est fausse, il n'y a pas une telle entité. Alors, de toute proposition, nous pouvons faire une locution dénotante, qui dénote une entité si la proposition est vraie, mais qui ne dénote une entité si la proposition est fausse. V.g., il est vrai (au moins, nous allons le supposer) que la Terre tourne autour du Soleil, et faux que le Soleil tourne autour de la Terre ; de là, 'la révolution autour du Soleil' dénote une entité, alors que 'la révolution du Soleil autour de la Terre' ne dénote pas une entité.

Au début de son article, B. Russell avait identifié comme locutions dénotantes : «*the revolution of the earth round the sun*», et «*the revolution of the sun round the earth*». Ici, il montre comment, «de toute proposition, nous pouvons faire une locution dénotante, qui dénote une entité si la proposition est vraie, mais qui ne dénote une entité si la proposition est fausse».

Il écrit : «'la révolution autour du Soleil' dénote une entité, alors que 'la révolution du Soleil autour de la Terre' ne dénote pas une entité». En «logique traditionnelle», nous disons que : «'la révolution autour du Soleil' *supplée*, alors que 'la révolution du Soleil autour de la Terre' *ne supplée pas*». Dès lors, qu'en est-il de : «Il est vrai (au moins, nous allons le supposer) que la Terre tourne autour du Soleil, et faux que le Soleil tourne autour de la Terre».

Bien sûr, ici, «supposer» ne prend pas l'acception : *supponere*. Nous allons l'ignorer, ce qui donne :

1. «Il est vrai que la Terre tourne autour du Soleil» ;
2. «Il est faux que le Soleil tourne autour de la Terre».

En «logique traditionnelle», nous distinguons l'énonciation de la proposition, proposition en qui, seule, réside le vrai ou le faux, alors que l'énonciation est *vraie-ou-fausse*. Dans

cette perspective, est *vraie-ou-fausse* chacune des énonciations suivantes, où le sujet supplée :

1. «La Terre tourne autour du Soleil» ;
2. «Le Soleil tourne autour de la Terre».

Pour connaître laquelle est vraie ou laquelle est fausse, le logicien s'adresse à l'astronome. Certes, si le logicien le faisait, l'astronome lui dirait : «La Terre tourne autour du Soleil, mais le Soleil ne tourne pas autour de la Terre». Et le logicien serait content d'apprendre qu'il était bien fondé de dire : «Puisque le sujet supplée en chacune des énonciations en question, chacune est *vraie-ou-fausse*». Car, là s'arrête son rôle, si le logicien n'est pas logicien.

Interrogeons-nous, maintenant, sur : «Si  $A$  et  $B$  diffèrent, il y a une et seulement une entité  $x$  telle que ' $x$  est la différence entre  $A$  et  $B$ ' est une proposition vraie ; si  $A$  et  $B$  ne diffèrent pas, il n'y a aucune telle entité  $x$ . Alors, selon le *meaning* de la *denotation* exposée plus haut, 'la différence entre  $A$  et  $B$ ' a une *denotation* quand  $A$  et  $B$  diffèrent, mais pas autrement».

Ici, nous relevons de nouveau la présence du «dogme de la prédication singulière». Ceci étant fait, écrivons :

1. «Si  $A$  et  $B$  diffèrent, il y a une et seulement une entité  $x$  telle que ' $x$  est la différence entre  $A$  et  $B$ ' est une proposition vraie» ;
2. «Si  $A$  et  $B$  ne diffèrent pas, il n'y a aucune entité  $x$  telle que ' $x$  est la différence entre  $A$  et  $B$ ' est une proposition vraie (il n'y a aucune telle entité  $x$ )».

Dans (1), dire : «Il y a une et seulement une entité  $x$  telle que ' $x$  est la différence entre  $A$  et  $B$ '», c'est dire : «Dans : ' $x$  est la différence entre  $A$  et  $B$ ', le sujet supplée». Il s'ensuit que l'énonciation affirmative : « $x$  est la différence entre  $A$  et  $B$ » est *vraie-ou-fausse*.

Dans (2), dire : «Il n'y a aucune entité  $x$  telle que ' $x$  est la différence entre  $A$  et  $B$ '», c'est dire : «Dans : ' $x$  est la différence entre  $A$  et  $B$ ', le sujet ne supplée pas». Il s'ensuit que l'énonciation affirmative : « $x$  est la différence entre  $A$  et  $B$ » n'est pas *vraie-ou-fausse*.

Dans l'énoncé du puzzle, nous relevons ce passage de B. Russell : «pourvu que 'je suis' est pris pour affirmer la subsistance ou l'être (*subsistance or being*), non l'existence (*not existence*)». Nous avons vu, plus haut, que :

1. J. Maritain écrit :

- 1.1. «Dans une proposition telle que "Je suis.", (...) que nous appellerons "à verbe-prédicat", (...) le verbe *être* exerce la fonction de copule (en tant qu'il unit sujet ou prédicat) et celle de prédicat (en tant qu'il signifie l'existence [l'esse] attribuée [unie ou jointe] à un sujet), en ne *manifestant* directement (*in actu signato*) que

cette dernière fonction» ;

1.2. cependant, «dans une proposition telle que “Pierre est homme.”, proposition que nous appellerons “à verbe-copule”, et dans laquelle le verbe *être* est suivi d'un prédicat qu'il applique au sujet, il ne *manifeste* directement [*in actu signato*] que sa fonction de copule» ;

1.3. mais, du «sens premier», celui de «la fonction (...) de prédicat», «dérive le second», celui de «la fonction de copule», et ces deux «sens» sont présents en chaque occurrence du verbe conjugué «est» ;

2. et il écrit encore :

2.1. «Quand on dit que la *suppositio* est la propriété qu'un terme possède de tenir dans le discours la place d'une chose pour laquelle cette substitution est légitime eu égard à la copule,

2.1.1. on ne veut pas dire : pour laquelle cette substitution est vraie dans la nature des choses,

2.1.2. mais seulement : pour laquelle la sorte d'existence (...) signifiée par la copule admet cette substitution. (...)

2.2. Avant donc

2.2.1. de vérifier si le prédicat convient bien au sujet [si la prédication est vraie selon la nature des choses],

2.2.2. il faut vérifier si le sujet lui-même est bien posé dans l'existence [signifiée et consignifiée, par suppléance] de la manière que la copule le demande».

Disons enfin un mot de : «Si ' $a R b$ ' tient lieu (*stands for*) ' $a$  à la relation  $R$  à  $b$ ', alors quand  $a R b$  est vraie, il y a une telle entité telle que la relation  $R$  entre  $a$  et  $b$  ; quand  $a R b$  est fausse, il n'y a pas une telle entité».

Prenons un exemple : «Paul est le frère de Jean», où *Paul* est « $a$ », *le frère de* est « $R$ », et *Jean* est « $b$ ». Si le sujet *Paul* supplée dans cette énonciation affirmative, cette dernière est *vraie-ou-fausse* ; sinon, elle n'est pas *vraie-ou-fausse*.

Chez B. Russell, nous lisons : «Il y a une telle entité telle que la relation  $R$  entre  $a$  et  $b$ » ; «il n'y a pas une telle entité». «L'entité», selon le texte de B. Russell, semble être la «relation». Étonnant ! «L'entité» n'est plus un sujet singulier, comme dans : «Une et seulement une entité écrivit (*wrote*) *Waverley*» ; ou dans : «Il y a une et seulement une entité  $x$  telle que ' $x$  est la différence entre  $A$  et  $B$ ' est une proposition vraie». Incohérence ?

B. Russell poursuit son exposé en abordant le problème des «non-entités». Il écrit :

Tout le domaine des non-entités, telles que 'le carré circulaire', 'le nombre premier pair autre que 2', 'Apollon', 'Hamlet', etc., peuvent maintenant être traité de manière satisfaisante. Elles sont toutes de locutions dénotantes qui ne dénote rien. Une proposition à propos d'Apollon *means* ce que nous obtenons en substituant ce que le dictionnaire classique nous dit de ce qui est *meant* par Apollon, disons «dieu de la lumière». Toutes les propositions où Apollo arrive sont à interpréter selon les règles énoncées plus haut pour les locutions dénotantes. Si 'Apollo' a une occurrence première, la proposition contenant l'occurrence est fautive ; si l'occurrence est secondaire, la proposition peut être vraie. De plus, est tel 'le carré circulaire est circulaire' *means* 'il y a une et seulement une entité x qui est circulaire et carré, et cette entité est circulaire', ce qui est une proposition fautive, et non vraie, comme [A.] Meinong le soutient. 'Le plus parfait Être a toutes les perfections ; l'existence est une perfection ; donc, le plus parfait Être the most perfect Being existe' devient : 'Il y a une et une seule entité x qui est la plus parfaite ; elle a toutes les perfections ; l'existence est une perfection ; donc elle existe.' Comme preuve, elle faillit par défaut d'une preuve de la prémisse 'Il y a une et une seule entité x qui est la plus parfaite'.

Ici, comme on dit au Québec, B. Russell tourne les coins rond. Hamlet *est*, à titre d'être de scène chez William Shakespeare, et *est*, à titre d'être historique entouré d'une légende chez Saxo Grammaticus. Apollon *est*, à titre de fils de Zeus dans la mythologie grecque. Par contre, le carré circulaire *n'est pas*, à titre d'être logique, et le nombre premier pair autre que 2 *n'est pas*, à titre d'être mathématique.

Et B. Russell conclut : «Avec notre théorie de la dénotation, nous sommes capable de soutenir qu'il n'y a pas d'individus sans réalité (*no unreal individuals*) ; ainsi, la classe nulle est la classe qui ne contient aucun membre, et non la classe ayant comme membres tous les individus sans réalité (*all unreal individuals*)».

Comme B. Russell, dans «On Denoting», entend conduire la «théorie» de G. Frege à la perfection, il convient de le faire bien ressortir. G. Frege écrit :

- a. «Veiller à ce qu'aucune expression ne puisse être dépourvue de dénotation, à ce qu'on ne puisse jamais calculer sans y prendre garde sur des signes vides tout en croyant opérer sur des objets, c'est là ce qu'exige la rigueur scientifique»<sup>57</sup> ;
- b. «On exigera d'une langue logiquement parfaite (une idéographie) que toute expression construite comme un nom propre, au moyen des signes précédemment introduits et de manière grammaticalement correcte, désigne réellement un objet, et qu'aucun signe nouveau ne soit introduit à titre de nom propre sans qu'on se soit assuré de sa dénotation».<sup>58</sup>

À la «Note de logique 5 La simple appréhension III, pp. 22-24», nous avons divisé la suppléance propre en :

1. personnelle : le terme est un nom commun qui signifie premièrement et immédiatement un universel, secondement et médiatement les parties subjectives dont il est prédicable, et il supplée à *la fois* l'universel et ses parties subjectives.

<sup>57</sup> Gottlob Frege, *Écrits logiques et philosophiques*, Fonction et concept, p.93

<sup>58</sup> Gottlob Frege, *op. cit.*, Sens et dénotation, p. 117

2. simple : le terme supplée ce qui est premièrement et immédiatement signifiée par lui, sans passer à ce qui est secondement et médiatement signifiée par lui, ce qui se présente selon que le terme est :

2.1. un nom commun, qui signifie premièrement et immédiatement un universel, mais sans signifier secondement et médiatement des parties subjectives, et il supplée cet universel seulement : v.g., dans : «*Deux* est un nombre pair.», *deux* ne passe pas aux couples, où les éléments qui sont deux ne sont pas *le* nombre pair *deux* ;

2.2. un nom commun, qui signifie premièrement et immédiatement des parties subjectives, mais sans signifier secondement et médiatement un universel, et il supplée ces parties subjectives seulement : v.g., dans «*Tout métal* conduit l'électricité.» *métal* est un nom commun à suppléance simple qui supplée *les métaux* que sont *aluminium, chrome, cuivre, étain, fer, etc.*, pris séparément ou à part l'un de l'autre, sans que *le pluriel* «*métaux*» soit résolu selon l'Un d'un universel que serait *métal*.

De plus, à la «*Note de logique 6 Le jugement I, pp. 18-19*», nous avons traité de la réimposition, que nous avons divisée en réimposition réelle et réimposition de raison, tout en signalant la règle de conséquence suivante : dans une inférence où une réimposition est appliquée, la conséquence n'est pas valide si la réimposition est changée.

Aristote écrit :

Il y a dans les choses [considérées comme sujet d'attribution] un grand nombre d'attributs essentiels [les accidents prédicamentaux], qui ne leur appartiennent qu'en tant que chacun des attributs de cette sorte réside en elles [leur est inhérent] : par exemple, il y a des propriétés spéciales à l'animal en tant que femelle ou en tant que mâle, bien qu'il n'y ait rien qui soit femelle ou mâle indépendamment des animaux ; il en résulte qu'il en est de même si on considère seulement les choses en tant que longueurs ou en tant que surfaces. (...) Ainsi donc, lorsqu'on pose des attributs [accidentels] séparés [abstraits] des attributs qui les accompagnent [et auxquels ils sont inhérents], et qu'on les soumet à l'examen en tant que tels [à titre d'abstractions], on ne sera pas pour cela dans l'erreur, pas plus que le géomètre qui, tirant une ligne sur le sol, admet qu'elle a un pied de long quand elle ne l'a pas, car l'erreur ne réside pas dans les prémisses du raisonnement. On peut même arriver, par cette méthode, à d'excellents résultats dans l'étude de chaque question, en posant séparé ce qui n'est pas séparé, comme le font précisément l'arithméticien et le géomètre.<sup>59</sup>

Ainsi, en mathématiques, un terme est à suppléance simple ; et il implique une réimposition de raison inhérente à la «*méthode*» dont Aristote parle. Dans la mesure même où ces termes sont à suppléance simple, la rigueur logique impose que, jamais, nous ne transgressions la règle de conséquence. De plus, elle impose que, en toute énonciation, le sujet supplée. C'est, en mathématiques, ce «*qu'exige la rigueur scientifique*».

Dans l'élaboration de son «*idéographie*», G. Frege se montre bien conscient du problème, bien qu'il ne l'identifie pas comme celui que pose la suppléance simple des

<sup>59</sup> Aristote, *Métaphysique*, 1078a 5-8 et 21-22 ; et *Catégories*, 1a 20 - 1b 9

termes mathématiques. Si, dans «On Denoting», B. Russell parfait l'enseignement de G. Frege, il demeure que la question à laquelle l'un et l'autre cherchent une réponse, celui du problème que pose la suppléance simple des termes mathématiques, était déjà connu de «logique traditionnelle», et ce, bien avant l'idéographie de G. Frege.

Ainsi, conclure que la «logique traditionnelle» est «aussi définitivement surannée que l'astronomie de Ptolémée», voire qu'elle est «une impasse, suivie par plus de deux mille ans de stagnation», alors qu'elle pose et résout le problème, est une calembredaine.

### “THE PHILOSOPHICAL CONSEQUENCES OF MY THEORY” (B. Russell)

B. Russell écrit :

Il est important d'observer l'effet de notre théorie sur l'interprétation des définitions qui procède au moyen de locutions dénotantes. En mathématiques, la plupart des définitions sont de cette sorte ; par exemple, '*m-n* means le nombre qui, ajouté à *n*, donne *m*'. Alors *m-n* est défini comme *meaning* le même qu'une certaine locution dénotante ; mais, nous agréons que les locutions dénotantes n'ont, seules, aucun *meaning*. Aussi, ce que la définition devrait réellement être est : 'Toute proposition contenant *m-n* est *to mean* que la proposition qui résulte de la substitution à "*m-n*" de "le nombre qui, ajouté à *n*, donne *m*".' La proposition qui en résulte est interprétée selon les règles déjà données pour interpréter les propositions dont l'expression verbale contient une locution dénotante. Dans le cas où *m* et *n* sont telles qu'il y a un et seulement un nombre *x* qui, ajouté à *n*, donne *m*, il y a un nombre *x* qui peut être substitué à *m-n* en toute proposition contenant *m-n* sans altérer la vérité ou la fausseté de la proposition. Mais, dans les autres cas, toutes les propositions en qui '*m-n*' a une occurrence première est fausse.

Écrivons les énonciations :

La somme du nombre entier 5 et du nombre entier 4 est un nombre entier : 9.

La différence entre le nombre entier 12 et le nombre entier 3 est un nombre entier : 9.

Introduisons la notation arithmétique suivante :

$$(1) : 5 + 4 = 9$$

$$(2) : 12 - 3 = 9$$

Étant donné que (1) et (2) sont égales au même 9, n'est-il pas évident *d'en conclure* :

$$(3) : 5 + 4 = 9 = 12 - 3$$

$$\text{donc (4) : } 5 + 4 = 12 - 3$$

Il est, certes, évident que, des prémisses suivantes posées dans la seconde figure du syllogisme, on ne peut rien conclure :

La différence entre le nombre entier 12 et le nombre entier 3 *est un nombre entier* : 9.

La somme du nombre entier 5 et du nombre entier 4 *est un nombre entier* : 9.



notamment pas :

La somme du nombre entier 5 et du nombre entier 4 est la différence entre le nombre entier 12 et le nombre entier 3.

Mais, écrivons les énonciations :

Le nombre entier 9 est une différence entre le nombre entier 12 et le nombre entier 3.

Le nombre entier 9 est une somme du nombre entier 5 et du nombre entier 4.

et formons le *Darapti* pertinent. La conclusion en est-elle :

Une somme du nombre entier 5 et du nombre entier 4 est une différence entre le nombre entier 12 et le nombre entier 3.

En un sens, oui. 9 est bien *une* somme du nombre entier 5 et du nombre entier 4, *entre autres sommes*. Car 9 est aussi *une* somme du nombre entier 6 et du nombre entier 3, du nombre entier 7 et du nombre entier 2, etc.

Mais, portons attention à «cette méthode [qui donne] d'excellents résultats dans l'étude de chaque question, en posant séparé ce qui n'est pas séparé, comme le font précisément l'arithméticien et le géomètre», alors que «l'erreur ne réside pas dans les prémisses du raisonnement».

Dans les prémisses du *Darapti*, le terme «9» signifie un *concept concret* dont la définition est fournie par son *espèce*, espèce dont le genre est signifié par le terme «nombre», et la différence spécifique, par le terme «entier». L'expression «nombre entier 9» signifie à la fois un défini, le nombre entier *nombré* 9, et une définition du nombre entier *nombré* 9. Bref :

9<sub>def</sub> : nombre entier

Cette définition intervient, par exemple, dans l'énonciation suivante :

Toute ennéagone est une figure à neuf côtés.

Les termes «somme» et «différence» renvoient à des opérations de l'esprit qui exigent l'*abstraction* mathématique : l'addition et la soustraction. C'est pourquoi les termes «3», «4», «5» et «12» signifient ici le fruit d'une *abstraction* mathématique : un nombre *nombrant*. Ils signifient des *concepts abstraits* et ils sont à *suppléance simple*.

Le terme «nombre entier 9», qui est situé *avant* «est» comme sujet, et qui a une suppléance personnelle comme nombre *nombré*, revêt une nouvelle suppléance par *réimposition de raison* selon le terme «nombre entier» situé *après* «est», qui réimpose une autre suppléance au sujet des prémisses, autre suppléance déterminée par les termes «3», «4», «5», «12», «somme» et «différence».

Il s'ensuit que «une», situé avant «somme» et «différence» dans les prédicats, n'est pas

le syncatégorème du particulier indéterminé (*individuum vagum*), mais un syncatégorème qui est mieux rendu par «le». Et, ainsi, la conclusion du *Darapti* devient :

*La* somme du nombre entier 5 et du nombre entier 4 est *la* différence entre le nombre entier 12 et le nombre entier 3.

Cependant, un problème se soulève. Aucune différence n'est une somme ; et aucune somme n'est une différence. Comment résoudre ce problème ?

Chez G. Frege, qui parle de *fonction* ou *concept*, nous trouverions :

\_ est la somme du nombre entier 5 et du nombre entier 4 est un nombre entier.

\_ est la différence entre le nombre entier 12 et le nombre entier 3 est un nombre entier.

et nous chercherions *l'objet* qui satisfait les *fonctions* en comblant le «\_», ou *l'objet* qui *tombe sous les concepts* pertinents, de manière à ce que soient vraies les propositions :

9 est la somme du nombre entier 5 et du nombre entier 4 est un nombre entier.

9 est la différence entre le nombre entier 12 et le nombre entier 3 est un nombre entier.

B. Russell parle plutôt de locutions dénotantes. Et, pour lui, «en mathématiques, la plupart des définitions sont de cette sorte». Ainsi, sont des «définitions» de 9, les locutions dénotantes :

\_ est la somme du nombre entier 5 et du nombre entier 4 est un nombre entier.

\_ est la différence entre le nombre entier 12 et le nombre entier 3 est un nombre entier.

En «logique traditionnelle», la solution du problème provient de la réimposition de raison qui suit des prédicats :

- est une somme du nombre entier 5 et du nombre entier 4
- est une différence entre le nombre entier 12 et le nombre entier 3.

Ces prédicats revêtent le même moyen terme d'une détermination assurant son maintien dans un même genre de suppléance. C'est pourquoi les termes «différence» et «somme», qui sont parties à cette détermination d'une suppléance de même genre, signifient et consignent une même existence, et ce, au titre même de la suppléance pertinente.

B. Russell poursuit :

L'utilité de *l'identité* est expliquée par la théorie ci-haut exposée. Personne ne désire dire 'x est x' ailleurs que dans un manuel de logique, et encore, les assertions d'identité sont souvent faites sous des formes comme 'Scott était l'auteur de *Waverley*' ou 'tu es l'homme'. Le *meaning* de telles propositions ne peut pas être énoncé sans la notion d'identité,

malgré qu'elles ne sont pas simplement des énoncés que Scott est identique à un autre terme, l'auteur de *Waverley*, ou que tu es identique à un autre terme, l'homme. Le plus court énoncé de 'Scott est l'auteur de *Waverley*' semble être 'Scott écrit *Waverley* ; et il est toujours vrai de y que si y écrit *Waverley*, y est identique à Scott'. C'est de cette manière que l'identité entre dans 'Scott est l'auteur de *Waverley*' ; et c'est de tels emplois que l'identité tire sa valeur.

Nous nous sommes déjà suffisamment exprimé sur Scott et *Waverley*. Mais, il convient néanmoins de voir que *ici, nous ne sommes plus en mathématiques*. C'est donc l'occasion, pour nous, de rappeler une règle de conséquence : «Dans une conséquence, jamais le genre de suppléance ne peut varier, bien que l'espèce le puisse». <sup>60</sup>

Certes, nous pouvons bien convenir que : «L'homme est (...) un et indivisible en tant qu'homme ; et l'arithméticien l'a posé comme une chose indivisible [une (1) chose], et cherché ensuite si quelque attribut appartient à l'homme en tant qu'indivisible [car, un (1) homme n'est jamais deux (2) hommes, sauf dans le proverbe : *Un homme averti en vaut deux*]. [Et] le géomètre, lui, ne le considère ni en tant qu'homme, ni en tant qu'indivisible, mais en tant que solide mathématique». <sup>61</sup>

De plus, nous pouvons aussi convenir que : «Quand une chose est attribuée à une autre comme à son sujet, tout ce qui est affirmé du prédicat devra être aussi affirmé du sujet : par exemple, *homme* est attribué à l'homme individuel [l'homme en tant qu'indivisible], et, d'autre part, *animal* est attribué à *homme* ; donc à l'homme individuel on devra aussi attribuer *animal*, car l'homme individuel est à la fois homme et animal». <sup>62</sup>

Sauf qu'interpréter une énonciation, c'est en découvrir le genre de suppléance.

Admettons que «le plus court énoncé de : "Scott est l'auteur de *Waverley*" semble être : "Scott écrit *Waverley*". Les prédicats «l'auteur de *Waverley*» et «écrit *Waverley*» sont, certes, «attribué à l'homme individuel [en tant qu'indivisible]».

Ce n'est pas à *titre d'indivisible* que ces prédicats peuvent être prédiqué de Scott, mais bien à titre de : *homme* et *animal*. Seul un animé peut agiter une plume, et seul un homme peut écrire avec une plume.

Il en va autrement pour B. Russell, qui écrit : «Il est toujours vrai de y que si y écrit *Waverley*, y est identique à Scott'. C'est de cette manière que l'identité entre dans 'Scott est l'auteur de *Waverley*' ; et c'est de tels emplois que l'identité tire sa valeur».

Remarquons bien que, si «y est identique à Scott», c'est à titre d'indivisible. Mais, *il en faut plus* pour dire :

- a. «y écrit *Waverley*», cas où la proposition pertinente est vraie si y est un *homme*, comme Scott l'est ;

---

<sup>60</sup> Note de logique 6 Le jugement I, p. 9

<sup>61</sup> Aristote, Métaphysique, 1078b 23-25

<sup>62</sup> Aristote, Catégories, 1b 10-15

b. «y écrivit *Les mémoires d'un âne*», cas où la proposition pertinente est fautive si y est *Cadichon*, qui est l'âne en question.

Disons un mot de «l'*identité* [qui] est expliquée par la théorie» de B. Russell. Ce mot, qui recoupe la préoccupation de G. Frege et de B. Russell, nous le prenons chez Aristote :

Avant tout, il nous faut définir en combien de sens est pris le terme *identique*. On pourrait penser que l'identique, pour nous en tenir à un simple aperçu, se divise en trois espèces : nous entendons d'ordinaire par identité, une identité soit numérique, soit spécifique, soit générique. — L'identité est *numérique* dans les cas où il y a plusieurs dénominations, mais seulement une seule chose par exemple, *vêtement* et *manteau* **[C'est exactement le cas de Scott et Waverley, tel que B. Russell l'entend]**. Elle est *spécifique*, quand il y a plusieurs choses ne présentant aucune différence selon l'espèce : par exemple, un homme est identique à un homme, un cheval à un cheval, car les choses de cette nature qui tombent sous la même espèce sont appelées identiques par l'espèce. De même encore, sont identiques *génériquement* les choses qui tombent sous le même genre, telles qu'un cheval et un homme. — (...) On admet généralement que le terme *identique* est de préférence usité au sens courant d'identité numérique. Mais, même ainsi, il est apte d'ordinaire à revêtir plusieurs sens. En son sens fondamental et premier, c'est quand l'identité est rendue par un nom ou par une définition : par exemple, lorsque *manteau* est identifié à *vêtement*, et *animal-pédestre-bipède* à *homme*. Un second sens, c'est quand l'identité est rendue par le propre : par exemple, quand ce qui est susceptible de recevoir la science est identifié à l'homme, et ce qui se porte d'un mouvement naturel vers le haut, au feu. Un troisième sens enfin, c'est quand l'identité se tire de l'accident : par exemple, quand ce qui est assis ou musicien est identifié à Socrate. Dans tous ces cas, en effet, ce qu'on veut signifier, c'est l'unité numérique. — Que les remarques qui précèdent soient vraies, on pourra surtout s'en convaincre dans les cas où une appellation est substituée à une autre **[C'est encore le cas de Scott et Waverley, tel que B. Russell l'entend]**. Car souvent, quand nous commandons, par exemple, d'appeler l'une des personnes qui sont assises, en la désignant par son nom, nous changeons cette désignation toutes les fois que la personne à laquelle nous donnons l'ordre se trouve n'avoir pas compris, et, dans la pensée qu'elle nous comprendra mieux si nous partons d'un caractère accidentel, nous lui ordonnons d'appeler *l'homme qui est assis* ou *qui discute*. C'est qu'évidemment nous supposons nous-mêmes que c'est la même chose que de signifier soit par le nom, soit par l'accident.<sup>63</sup>

B. Russell aborde ensuite un élargissement de sa «théorie de la dénotation», en ces termes :

Un intéressant résultat de la théorie de la dénotation ci-haut exposée est celui-ci : lorsqu'il y a quelque chose dont nous n'avons pas une immédiate *acquaintance*, mais seulement une définition par locutions dénotantes, alors les propositions où cette chose est introduite au moyen de locutions dénotantes ne contiennent pas réellement cette chose comme constituant, mais contiennent plutôt les constituants exprimés par plusieurs mots d'une locution dénotante. Alors, en chaque proposition que nous pouvons appréhender (i.e. non seulement en celles dont nous pouvons juger de la vérité ou de la fausseté, mais en toutes celles à propos desquelles nous pouvons penser), tous les constituants sont réellement des entités avec lesquelles nous avons une immédiate *acquaintance*. Maintenant, de telles choses comme la matière (au sens [*in the sense*] où "matière" est employé en physique) et l'esprit (*mind*) des autres personnes nous sont connus seulement que par des locutions dénotantes, i.e. nous ne sommes pas *acquainted* avec eux, mais nous les connaissons comme ce qui a telles ou telles propriétés. De là, malgré que nous pouvons former des fonctions propositionnelles  $C(x)$  qui doivent tenir lieu de telle ou telle particule matérielle, ou de l'esprit (*mind*) d'un tel, nous ne sommes pas encore *acquainted* avec les propositions qui affirment que ces choses que nous connaissons doivent être vraies, parce que nous ne pouvons pas appréhender les réelles entités concernées. Ce

<sup>63</sup> Aristote, *Topiques*, 103a 5-38

que nous connaissons est 'Un tel a un esprit (*mind*) qui a telles ou telles propriétés' mais nous ne connaissons pas 'A a telles ou telles propriétés', où A est l'esprit (*mind*) en question. Dans un tel cas, nous connaissons les propriétés de la chose sans avoir une *acquaintance* avec la chose elle-même, et, conséquemment, sans connaître une seule proposition de quoi la chose elle-même est un constituant.

Arrêtons-nous d'abord à : «Lorsqu'il y a quelque chose dont nous n'avons pas une immédiate *acquaintance*, mais seulement une définition par locutions dénotantes, alors les propositions où cette chose est introduite au moyen de locutions dénotantes ne contiennent pas réellement cette chose comme constituant, mais contient plutôt les constituants exprimés par plusieurs mots d'une locution dénotante».

En «logique traditionnelle», nous disons que «les propositions (...) ne contiennent [jamais] réellement [une] chose comme constituant, mais contient plutôt (...) plusieurs mots», dont un nom et un verbe conjugué qui, eux, *suppléent* la chose selon l'espèce d'existence requise par la consignification du temps apportée par le verbe.

C'est ainsi «que nous pouvons former», non pas «des fonctions propositionnelles  $C(x)$ », mais des énonciations où les noms et le verbe «doivent tenir lieu de telle ou telle» chose dont nous parlons. À cette étape, «nous ne sommes pas encore [rendus aux] (...) propositions qui affirment [ou nient] que ces choses que nous connaissons [sont telles ou telles], [qu'elles sont soit vraies soit fausses]».

B. Russell ajoute : «Nous ne sommes pas encore *acquainted* avec les propositions qui affirment que ces choses que nous connaissons doivent être vraies, parce que nous ne pouvons pas appréhender les réelles entités concernées. (...) Dans un tel cas, nous connaissons les propriétés de la chose sans avoir une *acquaintance* avec la chose elle-même, et, conséquemment, sans connaître une seule proposition de quoi la chose elle-même est un constituant».

D'abord, jamais nous ne pouvons «connaître une seule proposition de quoi *la chose elle-même est un constituant*». Ensuite, si «nous connaissons les propriétés de la chose», et ce, «sans avoir une *acquaintance* avec la chose elle-même», nous sommes en possession d'une démonstration du fait, et non d'une démonstration de la cause prochaine. Enfin, si «nous ne pouvons pas appréhender les réelles entités concernées», les «propositions (...) [qui] affirment (...) ces choses que nous connaissons» ne portent que sur le fait.

Une discussion plus approfondie des deux dernières phrases nous imposerait d'allonger cette illustration au delà du sujet que nous avons choisi d'examiner : voir si la «traditional logic» est «aussi définitivement surannée que l'astronomie de Ptolémée», si elle est «une impasse, [qui fut] suivie par plus de deux mille ans de stagnation», comme l'écrit B. Russell, et ce, précisément en ce qui concerne le sujet de «On Denoting».

Nous avons accompli notre tâche. Le moment de conclure est venue.

## CONCLUSION

Dans le dernier paragraphe de «On Denoting», B. Russell écrit :

Je ne dirai rien de toutes les autres conséquences découlant de la thèse que j'ai argumenté (*of the view I have been advocating*). Je prierai seulement le lecteur de ne pas prendre de décision contre la thèse — comme il pourrait être tenté de ce faire, à cause de son excessive complication apparente — avant d'avoir essayé de construire sa propre théorie au sujet de la dénotation. Cette tentative, je crois, le convaincra que, quelle que puisse être la théorie vraie, elle ne peut pas être aussi simple que celle à laquelle on s'attend avant d'avoir essayé (*it cannot have such a simplicity as one might have expected beforehand*).

Admettons que, comme mathématicien, nous partageons le souci que G. Frege exprime lorsqu'il écrit :

- a. «Veiller à ce qu'aucune expression ne puisse être dépourvue de dénotation, à ce qu'on ne puisse jamais calculer sans y prendre garde sur des signes vides tout en croyant opérer sur des objets, c'est là ce qu'exige la rigueur scientifique» ;
- b. «On exigera d'une langue logiquement parfaite (une idéographie) que toute expression construite comme un nom propre, au moyen des signes précédemment introduits et de manière grammaticalement correcte, désigne réellement un objet, et qu'aucun signe nouveau ne soit introduit à titre de nom propre sans qu'on se soit assuré de sa dénotation».

En *mathématiques*, faut-il, pour autant, renoncer à la «logique traditionnelle» ? Oui et non.

Lisons ce qu'écrit un connaisseur, Joseph Dopp :

Depuis Aristote, les logiciens ont cherché à rattacher leurs thèses sur la validité des raisonnements (...) à certaines conceptions, que nous devons qualifier aujourd'hui de «philosophiques», concernant la nature et la portée de la connaissance humaine. La logique (...) se voyait ainsi appuyée à des doctrines philosophiques (évidemment diverses suivant les auteurs) sur les constituants fondamentaux de la connaissance humaine. (Est-il nécessaire de dire que pareil dessein nous paraît toujours légitime ?)<sup>64</sup>

*Oui*, il est tout à fait «nécessaire de dire que pareil dessein [est] toujours légitime», et ce, notamment, au sujet de «la nature et la portée de la connaissance humaine» telles que la «logique traditionnelle» les établit dans son enseignement sur la suppléance. Nous espérons avoir réussi à bien l'illustrer.

«[Nous prions aussi] le lecteur de ne pas prendre de décision contre la thèse — comme il pourrait être tenté de ce faire, à cause de son excessive complication apparente», car elle n'en manque pas.

Poursuivons la lecture de J. Dopp, qui écrit encore :

De même que les «êtres mathématiques» ne sont plus étudiés ni comme des objets d'expérience, ni comme des propriétés immédiatement perceptibles dans les objets

<sup>64</sup> Joseph Dopp, *Notions de logique formelle*, Louvain et Paris, 1965, Avant-propos, p. 6

d'expérience, de même les «entités logiques» et les opérations auxquelles on peut les soumettre ne sont plus considérées comme directement données dans quelque «réflexion philosophique» ou dans quelque expérience immédiate d'ordre «mental». Et pas davantage comme les correspondants plus ou moins fidèles des mots du langage familier dans lequel nous exprimons nos jugements et nos raisonnements. On étudie la structure de langages assez différents du langage familier, pour en déterminer les mérites éventuels.<sup>65</sup>

En ce qui concerne les «êtres mathématiques», nous avons vu que, pour Aristote, «lorsqu'on pose des attributs [accidentels] séparés [abstraits] des attributs qui les accompagnent [et auxquels ils sont inhérents], et qu'on les soumet à l'examen en tant que tels [à titre d'abstractions], on ne sera pas pour cela dans l'erreur, pas plus que le géomètre qui, tirant une ligne sur le sol, admet qu'elle a un pied de long quand elle ne l'a pas, car l'erreur ne réside pas dans les prémisses du raisonnement. On peut même arriver, par cette méthode, à d'excellents résultats dans l'étude de chaque question, en posant séparé ce qui n'est pas séparé, comme le font précisément l'arithméticien et le géomètre».

Il est donc vrai que, «par cette méthode», «les «êtres mathématiques» ne sont plus étudiés ni comme des objets d'expérience, ni comme des propriétés immédiatement perceptibles dans les objets d'expérience».

Mais J. Dopp va plus loin. Il soutient que, «par cette méthode», «même les «entités logiques» et les opérations auxquelles on peut les soumettre ne sont plus considérées comme directement données dans quelque «réflexion philosophique» ou dans quelque expérience immédiate d'ordre «mental»». Ici, une distinction s'impose.

*Oui*, des «entités logiques» et les opérations auxquelles on peut les soumettre peuvent être étudiées «par cette méthode», celle qui «[arrive] à d'excellents résultats (...), en posant séparé ce qui n'est pas séparé, comme le font précisément l'arithméticien et le géomètre».

Mais *non*, ces «entités logiques» et les opérations auxquelles on peut les soumettre, selon «cette méthode», ne peuvent plus être «considérées (...) dans quelque «réflexion philosophique»» qui, bien qu'elle ne tente pas d'en chercher des «correspondants plus ou moins fidèles [parmi les] mots du langage familier dans lequel nous exprimons nos jugements et nos raisonnements», n'en cherche pas moins à les situer dans le *logos* de «nos jugements et [de] nos raisonnements», *logos* qu'étudie la «logique traditionnelle». Nous espérons aussi être parvenu à bien l'illustrer.

J. Dopp écrit encore :

La situation est telle aujourd'hui qu'il n'est plus possible de traiter des problèmes critiques que soulève le développement de la connaissance humaine sans être au courant des principales méthodes et des principaux résultats de la logique formelle moderne, laquelle est une discipline de nature mathématique. C'est donc une tâche urgente que d'initier les esprits à cette discipline nouvelle.<sup>66</sup>

---

<sup>65</sup> Joseph Dopp, op. cit., p. 8

<sup>66</sup> Joseph Dopp, op. cit., p. 9

*Oui*, «la situation est telle aujourd'hui qu'il n'est plus possible [de ne pas être] au courant des principales méthodes et des principaux résultats de la logique formelle moderne, laquelle est une discipline de nature mathématique».

Mais, *non*, «la situation est telle aujourd'hui qu'il n'est plus possible de traiter des problèmes critiques que soulève le développement de la connaissance humaine sans être au courant» du *logos* de «nos jugements et [de] nos raisonnements», *logos* qu'étudie la «logique traditionnelle», et ce, précisément pour établir «la logique formelle moderne» comme «discipline de nature mathématique». Et nous espérons aussi être arrivé à bien l'illustrer.